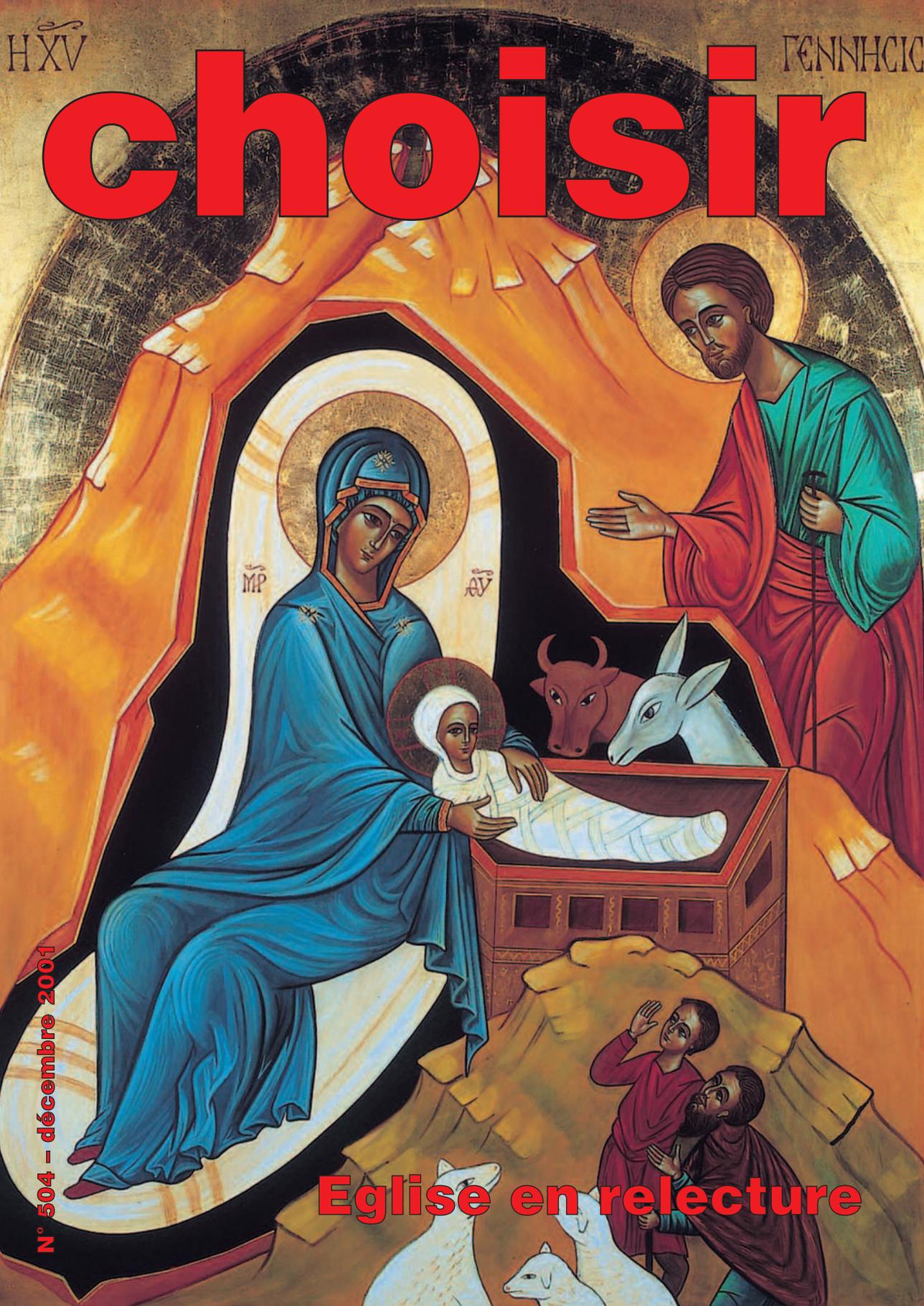


H XV

ΓΕΝΝΗCΙC

choisir



N° 504 - décembre 2001

Eglise en relecture

choisir

revue mensuelle

Revue de pères jésuites

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 CAROUGE (Genève)
Administration et abonnements :
tél. 022/827.46.76
administration@choisir.ch
Rédaction :
tél. 022/827.46.75
fax 022/827.46.70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Directeur

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Pierre Emonet s.j., réd. en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue de la Lombardie 4
1950 Sion
tél. 027/322.14.60

Bibliothèque

Axelle Dos Ghali

Documentation

Marie-Thérèse Bouchardy

Promotion

Robert Decrey

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.–
Etudiants, apprentis, AVS :
FS 55.–
CCP : 12-413-1 «Choisir»
Pour l'étranger :
FS 85.– Par avion : FS 90.–
€ : 56.– Par avion : € 60.–

Prix au numéro : FS 8.–

En vente dans les
librairies Payot

Choisir = ISSN 0009-4994

Editorial

2 **Noël, la violence impossible** *par Pierre Emonet*

4 Actuel

Spiritualité

8 **Prier pour... prier avec** *par Marc Donzé*

9 **Pourquoi saint Ignace séduit-il les réformés ?**
par Ursula Tissot

Eglise

14 **Synode des évêques : bilan mitigé** *par Rik De Gendt*

18 **Interventions des évêques suisses au Synode. Extraits**

19 **Quand les chrétiens de Rome conseillaient ceux de Corinthe** *par Attila Jakab*

Société

22 **Le catholicisme suisse face au totalitarisme (1933-1945)**
par Ruth Fivaz-Silbermann

Libres propos

26 **Les leçons du 11 septembre** *par Claude Ducarroz*

Cinéma

29 **Requiem** *par Guy-Th. Bedouelle*

Expositions

31 **Le sacré dans l'Égypte ancienne** *par Geneviève Nevejan*

Lettres

35 **«Mais les amis sont là»** *par Gérard Joulé*

38 Livres ouverts

42 Livres reçus

44 Table des matières choisir 2001

ILLUSTRATIONS

Couverture : Garo Nalbandian/ **choisir**, Icône de la Nativité ;
p. 4 : Maison Romero ; p. 16 : CIRIC / CPP ;
p. 23 : J.-C. Gadmer / CIRIC ; p. 30 : Rialto Film AG ;
p. 33 : Andreia Gomes ;
p. 35 : Slobodan Despot / L'Age d'Homme ;
IV de couverture : Bethléem-Secours aux enfants

Les titres et intertitres sont de la rédaction

Noël, la violence impossible

Les religions sont en guerre. Ou, plutôt, les hommes se font la guerre au nom de leurs religions. Rien de bien nouveau à cela, sinon que les conflits se mondialisent et que les belligérants se réclament plus ouvertement de leurs dieux pour détruire et massacrer. Le djihad des islamistes, les expéditions meurtrières des fondamentalistes hindous, la politique discriminatoire des extrémistes juifs, les luttes tribales ou ethniques en Afrique et en Indonésie semblent puiser à une même source, la référence exaltée à Dieu. Déconcertante parenté ! La religion est devenue un facteur de violence, le grand obstacle à la paix.¹

Derrière ces conflits une image se profile, inquiétante, d'un Dieu tout-puissant, garant intemporel d'une hégémonie religieuse, ethnique ou politique : d'ordinaire un Dieu solitaire et arbitraire, partial, stérile de surcroît, caution des totalitarismes et des dictatures, des inquisitions et des croisades, dévotion des intégrismes de tous poils. Ce monothéisme de mauvais aloi engendre la démesure et l'intolérance, il inspire les excès des fanatiques : le refus des droits de l'homme au profit de prétendus droits de Dieu, les conversions forcées, la pensée unique et les excommunications, le langage dogmatique et le refus de dialogue, l'acceptation aveugle d'une «révélation» et l'interdiction bornée de toute lecture critique des sources, la haine de la démocratie. Quand une vérité *divine* ou une tradition *religieuse* l'emporte sur l'amour et la liberté, lorsque la loi ou les rites sont plus importants que l'homme, la violence est amorcée et la guerre déjà déclarée... au nom de Dieu. Ces signes ne trompent pas. L'histoire de l'humanité est là pour le prouver et les conflits actuels en témoignent avec trop d'éloquence.

Pour les chrétiens, comme pour les adeptes de n'importe quelle religion, ce Dieu est une vraie tentation. Plus d'une fois ils y ont succombé. L'Eglise catholique a eu le courage de le reconnaître en demandant publiquement pardon pour ses propres écarts au nom de Dieu. Reste que ce Dieu continue de hanter l'imaginaire de ceux qui portent une responsabilité et qui appellent à la croisade pour combattre les ennemis de l'extérieur ou de l'intérieur. Dans les communautés ecclésiales, son monolithisme justifie l'autoritarisme et le centralisme ; son unicité permet de réduire au silence les voix discordantes ; sa simplicité fournit des armes aux fondamentalistes toujours prêts à condamner aux ténèbres extérieures ceux qui ne s'alignent pas.

Une fois l'an les chrétiens ont l'occasion d'exorciser leurs démons en retournant aux origines, à Bethléem, où un nouveau-né défait l'image d'un Dieu dangereusement inhumain. Dans un enfant de leur race ils reconnaissent le visage très fidèle de leur Dieu, le Fils, qui sans se confondre avec le Père en est la présence visible. «Qui m'a vu a vu le Père» (Jn 14,9). Dieu n'est plus le Tout-puissant solitaire et immuable, l'éternel habitant des espaces glacials. Parce qu'il est Père, il est amour, comme un long regard qui engendre et fait vivre. Il est une présence, il a un cœur. A ceux qui sont tentés de l'utiliser pour leurs projets religieux ou politiques, l'enfant de la crèche rappelle que Dieu est essentiellement relation,

ouverture, circulation permanente de vie entre le Père et le Fils dans l'Esprit, où chacun ne vit que par l'autre et pour l'autre. Une respiration infinie d'amour, «*l'oblativité du Moi où la Personnalité n'est plus qu'une relation à l'Autre, un pur regard vers l'Autre dans une communication totale où rien, absolument rien, n'est gardé pour soi*» (Maurice Zundel).² Tel est le Dieu que les chrétiens découvrent en se penchant sur l'enfant de la crèche. Il n'est pas là comme celui qui vient prendre, mais comme celui qui donne et se donne. Délivrés d'un danger qui les surplombait et les menaçait de l'extérieur, les hommes n'ont plus rien à craindre de Dieu. Toute violence lui est étrangère, contre nature.

P ar cet enfant - son Verbe - le Père entre en dialogue avec le monde ; il se fait *parole, message, conversation*.³ Parole offerte mais fragile, qui exige attention et protection. Parole livrée sans menace, pour un message de pardon et de paix. Et comme s'il s'agissait de lever toute ambiguïté, des anges chantent dans la nuit obscure que Dieu en est très heureux : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et sur la terre paix aux hommes qu'il aime*. Mais... seuls les pauvres qui n'ont rien à perdre ni à défendre les ont entendus.

C omment, dès lors, se prévaloir de Dieu pour revendiquer le pouvoir, refuser la liberté, accepter la violence ou faire la guerre ? Qu'il s'agisse d'assumer une responsabilité à l'intérieur de l'Eglise, d'y exercer l'autorité,⁴ de défendre des valeurs qui tiennent à cœur,⁵ de revendiquer la liberté religieuse ou de dialoguer avec d'autres religions, l'enfant de la crèche renvoie les chrétiens au Dieu trinitaire. Celui qu'ils regardent comme le Créateur de tout, à l'image et ressemblance duquel ils ont été créés et qui a laissé son empreinte dans le monde, les délivre de toute violence. Pour peu qu'ils se laissent entraîner dans son propre mouvement, le respect des autres, le dialogue, l'écoute, le pardon, le refus de toute exclusion, la passion pour l'amour et la justice attesteront qu'ils marchent à sa suite.

Pierre Emonet

*La rédaction de «choisir»
ceux et celles qui mois après mois
travaillent avec bonheur pour vous
vous souhaitent de
BONNES ET HEUREUSES FÊTES !*

¹ Cf. la citation de Jean Daniel, p. 28, note 6.

² Cf. **Marc Donzé**, *L'humble présence. Inédits de Maurice Zundel, t. I*, Tricorne, Genève 1986, p. 110.

³ **Paul VI**, Encyclique *Ecclesiam suam*, n° 54.

⁴ Cf. dans ce numéro l'article de **Rik De Gendt**, pp. 14-17.

⁵ Cf. dans ce numéro les libres propos de **Claude Ducarroz**, pp. 26-28.



Le «Prix Nord-Sud contre l'oubli» sera décerné pour la première fois, le 13 janvier, au projet «Vélos pour l'Afrique» par la Mission Bethléem Immensee et la Maison Romero. Des vélos de Suisse abîmés sont récupérés, réparés, démontés et envoyés au Burkina Faso par Drahtesel, une entreprise suisse bernoise, connue pour ses produits en matières recyclées. Le matériel est ensuite assemblé en vélos ou en fauteuils roulants, puis vendus, par ECLA, une ONG basée au Burkina Faso qui travaille auprès de personnes handicapées, de chômeurs et d'enfants de la rue.

Fin à la faim

Info «A la suite des terribles événements du 11 septembre, de vastes débats ont été engagés en ce qui concerne la justice et l'urgence de corriger les injustices. La plus impressionnante de toutes les injustices est la faim dont souffrent des millions de personnes, avec les inévitables répercussions sur le problème de la paix entre les nations», a déclaré le 3 novembre Jean Paul II, à l'occasion d'une conférence de la FAO.

«Quand les personnes ne peuvent plus faire face à leurs besoins fondamentaux à cause de la guerre, de la pauvreté, d'un mauvais gouvernement ou d'une mauvaise gestion, ou encore à cause de catastrophes naturelles, les autres ont le devoir moral d'intervenir pour venir à leur secours.» Parmi les initiatives à encourager particulièrement, le pape a cité la remise de la dette des pays pauvres.

Assassinat au Mexique

Info Lutter publiquement pour la défense des droits de l'homme est chose dangereuse au Mexique. Digna Ochoa, avocate de 37 ans travaillant pour le Centre pour les droits humains Pro-Dh, ouvert par les jésuites de Mexico, a été assassinée le 18 octobre. Elle avait déjà été séquestrée, à deux reprises, en 1999. La Cour Interaméricaine des droits de l'homme avait alors adopté une résolution demandant sa protection au gouvernement mexicain. Pour Edgar Cortez s.j., directeur du Centre Pro-Dh, il faut voir dans cet homicide un signal inquiétant, vu l'impunité qui continue à mi-

ner la justice du pays, malgré les promesses de réforme de l'administration Fox. Cet homicide rend d'autant plus inquiétantes les menaces de mort pesant sur cinq militants actifs de Todos los Derechos Para Todos, dont un membre de la FI.ACAT. Le 30 octobre, le quotidien *Reforma* de Mexico City a en effet été averti anonymement de l'existence de telles menaces. La FI.ACAT a écrit au président Fox pour lui demander de prendre toutes les mesures nécessaires pour protéger ces cinq personnes et pour rechercher les auteurs de l'assassinat de Digna Ochoa et de ces menaces de mort.

Chrétiens et musulmans

Opinion *Après les attaques terroristes à New York et Washington, y a-t-il encore de l'espoir pour le dialogue et la coopération entre les chrétiens et les musulmans ? Depuis*

le 11 septembre 2001, j'ai eu de nombreux contacts avec des musulmans et j'ai entendu plusieurs d'entre eux exprimer leurs points de vue sur les attentats et ce qui a suivi. Plusieurs opinions ont été émises, mais quelques thèmes réapparaissent constamment.

La condamnation des attaques terroristes, en tant que violations de l'enseignement de l'islam, est unanime. Le sentiment d'outrage ressenti par les différents peuples à travers le monde est partagé entièrement par les musulmans. De ce point de vue, les déclarations belliqueuses de certains politiciens et journalistes appelant à la « croisade » contre l'islam apparaissent irresponsables et déplacées. Faire des milliers de nouvelles victimes en réponse aux morts des tours du WTC et du Pentagone est une mesure que ni les chrétiens ni les musulmans ne peuvent admettre. Tous ceux qui sont préoccupés du caractère sacré de la vie humaine, qu'ils soient musulmans, chrétiens ou autres, se doivent de réfléchir, ensemble, sur le terrorisme. Qu'est-il et d'où vient-il ?

Les nations ne peuvent espérer atténuer la violence terroriste sans regarder en face sa véritable nature et ses origines. Les actes de terrorisme surgissent d'une mentalité qui perçoit son propre groupe comme traité injustement par un ennemi dominant. Beaucoup de musulmans regardent avec colère les Etats-Unis parce que ceux-ci se servent de leur incontestée puissance économique, militaire et diplomatique pour opprimer et terroriser les peuples musulmans. Les plus extrêmes et les plus instables, jurant vengeance et châtement, se joignent à des organisations comme Al-Qaïda. Une mentalité terroriste diabolise ses ennemis en les décrivant comme le mal incarné, sans possibilité de rédemption humaine, facilitant ainsi la justification de toute action prise contre eux. Tout comme certains musulmans diabolisent les Etats-Unis, certains politiciens occidentaux dépeignent l'islam comme étant diabolique, décrivant les

musulmans comme étant militants par nature, xénophobes et une menace pour le monde civilisé ; et ce en dépit du fait que la vaste majorité des musulmans rejette et dénonce la violence envers d'innocentes victimes. La diabolisation, qui justifie tout à la fois les actions terroristes et la « guerre des civilisations » envers des peuples entiers, doit être fortement combattue par les chrétiens et les musulmans.

Qui contrôle les médias façonne l'opinion publique ! Les médias américains, à travers les interviews avec les familles des victimes, avec les survivants, les pompiers et officiers de police ont bien réussi à « personnaliser » la tragédie et à présenter les attaques terroristes comme étant une attaque envers des gens comme vous et moi et non pas seulement comme des actes politiques. Mais nous pouvons nous demander, à juste titre, pourquoi les histoires encore plus nombreuses des victimes innocentes telles que les Palestiniens, Bosniaques et Tchétchènes n'ont pas été racontées et rappelées à notre mémoire.

*Tom Michel s.j.
secrétaire pour le dialogue interreligieux
de la Compagnie de Jésus, Rome*

Diversité culturelle

Info Le 19 novembre, la Conférence générale de l'UNESCO a adopté par acclamation - fait exceptionnel - la Déclaration universelle sur la diversité culturelle. A l'origine de ce texte, un groupe de travail international (le groupe de Fribourg), composé d'une dizaine d'universitaires et de représentants de l'UNESCO et du Conseil de l'Europe, animé par Patrice Meyer-Bisch, coordonnateur de l'Institut d'éthique et des droits de l'homme de l'Université de Fribourg.

Ces droits, qui font partie des droits de l'homme, ont été jusqu'à présent considérablement négligés. Le groupe de Fribourg

avait publié en 1998 un projet de Déclaration sur les droits culturels qui a tardé à obtenir l'accord des Etats membres. Aujourd'hui, même les pays les plus centralistes comprennent que, dans le contexte de la globalisation, la diversité culturelle est une richesse fondamentale à protéger et à développer. Le texte final de la Déclaration sur la diversité culturelle ouvre la voie à une approche plus normative en faveur des droits, des libertés et des responsabilités de chacun à participer à la vie culturelle, à parler les langues et à accéder aux patrimoines culturels de son choix. *Information et texte complet de la Déclaration : www.unifr.ch/iiedh.*

L'honneur assassin

Info Qu'une femme ose lever son regard sur un homme, qu'elle veuille choisir son conjoint et refuse un mariage forcé ou qu'elle demande le divorce... et elle sera supprimée, au nom de l'honneur, par son

père, son frère ou son mari. Telle est dans certains pays, comme le Pakistan ou la Jordanie, la réalité, hélas, trop actuelle des « crimes d'honneur », traditions patriarcales, déjà présentes dans l'histoire biblique (relisez le

chapitre 34 de la Genèse où les frères de Dina, qui s'est faite enlevée et violée par Sichem, tuent tous les mâles de la ville). Les associations qui organisent le 10 décembre 2001 la Journée des droits humains (Justice et Paix, FEPS, ACAT, Amnesty International, Pax Christi) ont choisi ce thème, se basant sur la *Convention des Nations Unies sur l'élimination de toutes formes de discrimination à l'égard des femmes* (1979). Cette Convention a été ratifiée par

165 Etats sur 188, ce qui ne signifie pas qu'ils aient tous pris les mesures nécessaires pour éliminer les discriminations envers les femmes ! Des femmes courageuses ont entrepris de lutter contre ce fléau, comme en Jordanie où la Fondation Surgir, de Lausanne, projette de financer une ligne téléphonique *SOS femmes*, destinée à celles qui sont menacées de meurtre pour des questions d'honneur. Un quart des fonds récoltés le 10 décembre sera alloué à ce projet.

Catastrophes climatiques

Info Alors que les ministres de l'environnement des Etats de notre planète se réunissaient à Marrakech, en novembre, pour finaliser le Protocole de Kyoto, Joris Thijssen, de Greenpeace, tirait la sonnette d'alarme et rappelait que le Kilimandjaro (Tanzanie) pourrait perdre ses neiges éternelles d'ici 2015, suite aux changements climatiques. Lonnie Thompson, géologue et professeur à la Ohio State University, a rapporté en effet qu'au moins un tiers des glaces et champs de neige de ce sommet ont disparu durant les douze dernières années.

L'été passé, le Groupe intergouvernemental d'experts sur les changements climatiques, dans son troisième rapport d'évaluation, a estimé que la température moyenne à la surface de notre planète pourrait augmenter de près de 6°C durant les cent prochaines années. Selon Greenpeace, les écosystèmes ne pourraient supporter qu'une augmentation de 2°C avant de subir des dommages imprévisibles et exponentiels. «Il ne s'agit pas que de la perte de beaux paysages. Les changements climatiques affectent toute la biosphère et donc toute l'humanité», a déclaré J. Thijssen. «Les sécheresses et les inondations seront encore plus dures ; d'importantes pertes agricoles et des maladies

plus virulentes frapperont les populations... Les milieux économiques et politiques doivent réaliser qu'à moins de renoncer rapidement au charbon, au pétrole et au gaz - qui produisent l'essentiel des émissions de gaz à effet de serre - et de les remplacer par des énergies renouvelables, nous devons faire face à de plus en plus de dévastations. Les tentatives tardives de lutter contre un monde changeant de façon imprévisible coûteront de plus en plus cher.»

De son côté, le COE a organisé à l'occasion du sommet de Marrakech un colloque interreligieux. Tous les participants, chrétiens ou musulmans, ont souligné leur préoccupation face à la nécessaire préservation de la Création. Pour Ahmed L. Khamlichi, délégué marocain, «chaque génération ne vivra qu'un temps». Et si «dans le Coran, Dieu autorise les êtres humains à user de tout ce qu'il faut pour satisfaire leurs désirs», ils doivent le faire avec raison et modération car l'environnement et le climat appartiennent aux générations futures. Et pour Henri Madelin s.j., «il est temps de revenir à un concept qui inscrit l'humanité dans la biosphère, de rompre avec l'anthropocentrisme de la culture moderne pour un théocentrisme biblique et cosmologique», qui ne peut déboucher que sur une éthique de la responsabilité.

Prier pour... prier avec

Dans le numéro précédent, j'abordais la question de l'exaucement de la prière. La réponse fondamentale se trouve dans l'Évangile. «Si vous, qui n'êtes pas toujours bons, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui l'en prient», affirme Jésus (Lc 11,13). Par son Esprit, communicateur du souffle, de la lumière, de l'amour, Dieu est toujours avec nous. Jamais seuls ; aucun espace, fût-il abominable, ne nous trouvera abandonnés. Y a-t-il nouvelle plus consolante ?

Mais la question ne s'arrête pas là. Il arrive que nous priions pour les autres. En perçoivent-ils quelque chose ? Dieu leur porte-t-il quelque attention particulière ? Mais d'abord que se passe-t-il ? Quand je prie, je me fais disponible à l'énergie divine. Elle ne peut entrer en moi que par mon consentement, car Dieu ne se donne pas de façon automatique ou anonyme. Il se donne à la personne dans la pleine mesure où la personne s'ouvre à sa Présence. Prier, c'est entrer en alliance avec Dieu. C'est ouvrir l'espace du cœur à cet amour-énergie qu'il ne cesse d'offrir.

L'amour divin est toujours présent, toujours offert. Il n'attend que d'être accueilli. Quand c'est le cas, il se met à chanter, à rayonner, à porter des fruits en la personne qui prie. Et autour d'elle, puisque toute personne est reliée à d'autres, et même à toute l'humanité et à tout le cosmos. C'est pourquoi l'on a pu dire : «Toute âme qui s'élève, élève le monde.» Plus précisément, si je me laisse exhausser par Dieu en me rendant

disponible à sa Présence, le monde autour de moi va s'en trouver élevé.

Quand François d'Assise chante tous les éléments de la création comme fraternels, quand il considère tout homme et toute femme comme frère et sœur devant son Seigneur, il communique réellement de la paix autour de lui. Une paix qui ne vient pas premièrement de sa sainteté, mais de l'énergie divine qui peut passer par et dans son cœur de petit pauvre. Alors, si je prie pour mon enfant, mon ami, mon voisin, mon frère, je le prends par la main devant la face de Dieu et Dieu peut venir frapper à la porte de son cœur avec toute l'énergie que ma prière a accueillie pour lui. Evidemment, celui qui habite ma prière reste libre. Il peut recevoir tout de suite la solidarité d'amour que Dieu communique à l'appel de ma prière, mais, parfois, il met longtemps, très longtemps, toute la vie à entendre et comprendre les appels qui discrètement arrivent à la porte de son cœur.

Et si je prie pour la paix dans le monde, que se passe-t-il ? Si ma prière est authentique, si je suis un artisan de paix autour de moi, en même temps que je supplie pour la concorde et la réconciliation, alors Dieu peut faire passer à travers moi son énergie de paix. Et c'est grâce à ces innombrables prières qu'en fin de compte la force de paix se révèle plus puissante que la force de guerre et de division. En regardant le monde trembler, sans pourtant s'effondrer, j'en fais l'acte de foi.

Marc Donzé

Pourquoi saint Ignace séduit-il les réformés ?

par Ursula TISSOT,* Nidau (BE)

Comme c'est bizarre ! Après avoir été la bête noire des protestants pendant quatre siècles, saint Ignace commence à les séduire. Depuis quelques années, de plus en plus de réformés, et parmi eux beaucoup de pasteurs, s'adonnent aux Exercices spirituels. Pourtant, il n'y a pas si longtemps, Ignace était considéré comme l'ennemi juré des réformés, et même si l'œcuménisme a fait du chemin, sa pensée reste suspecte, ne serait-ce qu'à cause de son allégeance totale au pape et à l'Eglise. Comment expliquer ce changement ? Peut-être parce que les Exercices spirituels permettent aux réformés de retrouver, paradoxalement dans le silence, le goût de la Parole.

Comment peut-on faire confiance à quelqu'un qui a dit que si vous voyez blanc, il faut croire que c'est noir si l'Eglise hiérarchique en décide ainsi ? (Exercices spirituels, 365). Cette phrase, à elle seule et avec tout ce qu'elle présuppose, constitue un obstacle insurmontable pour la pensée réformée. Et il y en a d'autres : la direction de conscience par exemple. Tels qu'ils sont décrits dans le manuel, les Exercices spirituels supposent un directeur qui donne les exercices et un retraitant qui les reçoit. Le directeur est censé contrôler les moindres détails du vécu du retraitant, et le retraitant est invité à faire docilement les exercices et à confier au directeur ses états d'âme, ses difficultés, ses réussites et ses échecs. Cette disposition doit permettre au retraitant de chercher et de trouver *davantage* la volonté divine dans les choix de vie, en vue du salut de son âme (Annotation 1). L'intention est louable certes, mais l'instrument redoutable : la manipulation et le viol des consciences, largement dénoncés dans l'histoire de la très puissante et influente Compagnie de Jésus, sont toujours possibles.

Que se passe-t-il donc pour que des réformés se risquent tout de même à faire des retraites selon les Exercices spirituels de saint Ignace ? On peut d'ailleurs se demander comment il se fait que des réformés s'astreignent à des exercices spirituels quels qu'ils soient ? Car l'objection la plus fréquente face à l'idée même de faire des exercices de prière, c'est que l'Esprit souffle où il veut et que vouloir faire des exercices dans ce domaine est une contradiction dans les termes : du moment que l'Esprit est insaisissable, on ne peut pas lui mettre la main dessus. Par ailleurs, tout est grâce, Dieu se donne comme il veut et quand il veut, et tout effort pour l'atteindre par soi-même est vain.

A ces objections majeures, on pourrait en ajouter d'autres : par exemple que les Exercices spirituels sont inaccessibles à la mentalité moderne. La sensibilité d'Ignace, encore proche du monde médiéval et de la chevalerie, n'a en effet pas grand chose à

* Pasteure, responsable de retraites œcuméniques ignatiennes au Centre de Sornetan (BE).

voir avec nos modes d'expressions contemporains, pas plus d'ailleurs qu'avec le monde biblique auquel la Réforme est si attachée. Comment se fait-il alors qu'Ignace séduise malgré tout certains réformés ?

La place de l'Écriture

Je ferai d'abord une considération préalable : les jésuites sont des hommes intelligents, cultivés et capables de s'adapter dans toutes les circonstances. Au fond ce sont de très fins herméneutes : ils ont su relire les Exercices en fonction de notre époque ; ils ne parlent plus de direction de conscience, mais d'accompagnement spirituel, et, pour ce que j'en ai vu, les enseignements sont présentés en laissant une très grande liberté. Les règles, les points, les conseils sont donnés clairement, mais sans contrainte, toujours sur le mode « essayez et vous verrez ». Le côté très directif est laissé dans l'ombre, et pourtant je n'ai pas l'impression que la pensée d'Ignace soit trahie. Ce changement de style est bienvenu pour les réformés, mais pas seulement, car même les catholiques ne s'astreindraient pas volontiers aujourd'hui à la discipline rigoureuse des origines.

Le point des Exercices le plus séduisant pour les réformés est sans conteste la place faite à l'Écriture avec la méditation de l'Évangile, le temps considérable qui lui est consacré, une manière originale d'aborder la Parole. Or la Bible est indissociable de la piété protestante. Jusqu'à un passé récent, chaque réformé la lisait quotidiennement dans son « culte personnel » ; le père la lisait également en famille au début des repas ; et bien évidemment, avec la prédication, la Bible était au cœur du culte dominical. On la connaissait donc très bien.

Cette fréquentation assidue de l'Écriture est en train de se perdre. Par ailleurs, la Bible devient de plus en plus un pur objet de connaissance : les réformés l'abordent avec sérieux dans des groupes d'études

bibliques, dans des séminaires ou à la faculté de théologie, mais l'approche y est souvent si intellectuelle que la Bible ne les nourrit plus. Et voilà que certains d'entre eux retrouvent le goût de la Parole chez Ignace, grâce à ses Exercices spirituels !

Chacun y trouve son compte pour des raisons personnelles, mais, en général, ce qui rend ces retraites attractives, c'est la conjonction des éléments suivants : tout d'abord le contenu même d'une retraite ignatienne, avec la méditation prolongée de la Parole de Dieu, la logique interne des textes proposés, sa dynamique, et l'apprentissage de quelques règles fondamentales qui régissent la vie spirituelle ; ensuite le cadre d'une retraite ignatienne, avec le silence, l'apprentissage de l'oraison et des différentes relectures, l'accompagnement.

Le contenu de la retraite

Si pour les lecteurs de cette revue le contenu d'une retraite n'a probablement pas de secret, pour nous autres réformés tout ou presque est nouveau : se taire devant un texte, puis prier à partir de ce texte, relire ces heures de méditation qu'on appelle des oraisons et ces journées passées avec le Seigneur, partager son vécu avec un accompagnateur, découvrir les règles du discernement...

- La méditation prolongée de la Parole de Dieu

J'ai fait ma première retraite ignatienne il y a plus de vingt ans. C'était les grands Exercices, donnés dans le cadre du renouveau charismatique. A l'époque, j'étais licenciée en théologie depuis quinze ans, mon cœur était sec et, pour moi, la source s'était ensablée. A vrai dire, en m'inscrivant à cette retraite je ne savais pas trop où je mettais les pieds, mais je n'ai pas été déçue : me taire, écouter, comprendre ce que Dieu avait à me dire à travers

sa Parole, c'est ce dont j'avais justement besoin. Dans ma vie spirituelle, il y a un avant et un après cette retraite.

Rapidement j'ai mesuré la force, je dirais même l'efficacité de la pédagogie d'Ignace. Car comment faire silence pendant près d'une heure sans se perdre, s'ennuyer ou faire un travail cérébral ? Avec les conseils d'Ignace, c'était possible, et j'ai fait l'expérience que mon cœur se dilatait peu à peu. Je me suis mise à suivre le Christ comme si j'étais parmi les disciples. Je me suis frottée à la foule qui l'entourait, j'ai parfois argumenté avec les pharisiens. Je me suis longuement arrêtée à contempler le Christ en croix. Je me souviens d'une nuit où le pardon a détendu tout mon corps : une grâce saisissante ! L'Évangile reprenait des couleurs, il ne m'épargnait pas non plus : j'étais parfois profondément ébranlée. Certaines de mes convictions se sont écroulées ; tant mieux, car une relation plus authentique avec le Christ a pu renaître. Souvent la lumière se faisait aux « colloques », ces moments de prière qui suivent le temps de la contemplation, avec cette question : « Et moi, Seigneur, qu'as-tu à me dire, que dois-je comprendre, que veux-tu que je fasse ? »

Dans les Exercices, Ignace propose donc d'aborder un texte de manière inhabituelle pour une théologienne : voir, entendre, sentir ce qui se passe, entrer en quelque sorte dans la scène évangélique, prendre du temps pour cela, puis interroger le Christ, faire un colloque avec lui. Pour aborder ainsi un texte, il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup de connaissances exégétiques. Trop simple, diront peut-être les spécialistes. Et pourtant je crois que les quelques points donnés avant la méditation suffisent pour éviter les méprises ; si malgré tout quelqu'un s'éloigne du sens obvie, l'accompagnateur auquel il parlera pourra toujours rectifier.

Cette méthode simple n'oblige pas à mettre entre parenthèses des connaissances exégétiques plus élaborées, bien au contraire. Rien n'empêche un fêru d'exé-

gèse de remettre le texte dans son contexte, de tenir compte des destinataires des différents Évangiles et de l'intention que les auteurs bibliques avaient en rédigeant tel ou tel passage. Ces connaissances, souvent intellectuelles, sont alors vivifiées quand on médite les textes avec les sens, puisqu'au lieu de voir les choses de loin, le retraitant se laisse interpeller, est partie prenante d'une dispute ou d'un miracle, s'ouvre de tout son être à un enseignement. La connaissance devient alors expérience et l'expérience se fait connaissance.

- La logique interne des textes

On retrouve dans la progression de la retraite un itinéraire traditionnel qui, par la prise de conscience et la confession de son état de pécheur devant Dieu, conduit le retraitant à s'ouvrir à la volonté de Dieu. Ce sont les textes bibliques et quelques autres textes propres à Ignace qui jalonnent ce parcours. Si la ligne d'une retraite est donc clairement définie, les chemins pour y parvenir sont multiples. Il y a beaucoup de souplesse quant au choix des textes proposés et, l'Esprit Saint aidant, ceux-ci parlent de manière très personnelle aux uns et aux autres.

- L'apprentissage de quelques règles fondamentales qui régissent la vie spirituelle

La joyeuse liberté spirituelle des réformés a aussi son revers : elle manque de corps ! Comment se comporter quand on a, par exemple, de la peine à prier, comment garder une constance dans la vie spirituelle au quotidien ? Les règles du discernement spirituel, les relectures, la pratique de l'accompagnement sont une découverte importante pour les retraitants réformés ; ils s'y référeront par la suite. Même si dans notre Église il y a des spirituels, on parle même de mystiques,¹ nous n'avons pas vraiment de guides pour nous aider à vivre notre spiritualité.

Autrefois on était si bien tenu par sa foi de réformé, si bien ancré dans son identité,

qu'on tenait debout même en situation de minoritaire. Aujourd'hui les liens communautaires se sont distendus, chacun est livré à lui-même. Dans cette situation nouvelle, il manque des repères pour s'orienter, des pédagogues, des gens proches qui rassurent, qui accompagnent, qui balisent le chemin. Le discernement spirituel est certainement un chapitre clé dans l'intérêt que les réformés portent à la pensée d'Ignace. Avouons-le, là encore nous sommes démunis. Agacés et méfiants quand un fondamentaliste, un évangélique ou un charismatique nous dit sans nuance : « Dieu m'a dit... », nous n'osons même plus imaginer que Dieu pourrait vraiment nous interpeller par sa Parole, et si ça nous arrivait, nous n'en ferions pas état, de crainte de nous tromper. Voilà pourquoi les règles de discernement ainsi que d'autres règles concernant la vie spirituelle nous sont précieuses, car elles donnent un cadre dans un domaine où nous pensions que tout devait être libre et spontané puisque c'était le domaine de l'inspiration de l'Esprit.

Le cadre de la retraite

Le silence est constitutif d'une retraite ignatienne. Mais nous, depuis que la Réforme s'est débarrassée des couvents, nous l'avons perdu. A notre époque où le bruit et le stress étouffent tout, il n'est pas si étonnant que beaucoup de gens soient allés le rechercher en Orient. On comprend bien aussi que l'invitation à faire une retraite chrétienne en silence soit devenue attrayante, malgré les appréhensions que cela peut susciter. A ce propos, il me semble qu'il faudrait parfois accorder plus de temps pour expliquer la raison du silence prolongé au-delà des oraisons, plus de temps aussi pour aider au début les retraitants à s'arrêter, tout simplement. Mais une fois les difficultés initiales surmontées, les réformés, comme les autres,

se rendent bien compte que l'abondance des grâces reçues est due en partie au silence. Ils découvrent aussi que le silence permet un mode de communication insoupçonné avec les autres participants. Quand le superflu est écarté, il reste l'essentiel : un regard, un geste suffisent souvent pour comprendre.

Qu'en est-il de l'apprentissage de l'oraison et des différentes relectures ? Une des inquiétudes de ceux qui font leur première retraite, c'est de savoir comment ils vont vivre une heure de silence avec un texte. Pour certains, c'est difficile. Je me souviens d'avoir accompagné un baptiste, un homme très actif dans son Eglise, qui s'est rendu compte qu'il était incapable de s'arrêter et d'écouter. Au bout de trois jours, il s'apprêtait à repartir, quand tout à coup le tourbillon s'est apaisé. « Pour la première fois de ma vie, j'ai enfin donné la parole à Dieu », m'a-t-il confié.

Les étapes qui structurent l'heure d'oraison aident beaucoup les retraitants à apprivoiser le silence : il y a un début, il y a un milieu, lui-même divisé en plusieurs points, il y a une fin, le colloque, voire le triple colloque, qui est un temps de prière ; et si ça ne s'est pas très bien passé, la relecture permet de faire mieux la prochaine fois. Le bienfait d'une telle structure, c'est d'éviter qu'on ne tourne en rond pendant une heure, que l'esprit ne vagabonde quand le texte ne lui dit rien. Selon la manière dont on s'y prend, une heure de silence et de prière peut être un tourment ou un délice. Il va de soi qu'une visitation du Seigneur ne dépend pas de notre docilité à suivre scrupuleusement le déroulement d'une oraison. Le Seigneur n'en a pas besoin, certes, mais peut-être bien nous !

Au début, certains retraitants réformés, tout en étant ravis de méditer la Parole, rechignent un peu à suivre les directives pour structurer leur temps d'oraison, de même d'ailleurs qu'à faire les différentes relectures. Tout cela est tellement nouveau !

Mais à part quelques rebelles dont les résistances sont à chercher ailleurs que dans leur appartenance confessionnelle, les réformés comme les autres sentent bien vite l'utilité de ces principes et les suivent en général avec profit, finissant même par trouver qu'une heure, c'est bien vite passé.

Reste l'accompagnement spirituel proposé quotidiennement tout au long d'une retraite qui est encore un élément nouveau pour nous. Dans le contexte réformé, on avait la cure d'âme. Le pasteur était traditionnellement celui qui prenait soin (*curare*) des âmes des fidèles. Actuellement, ce terme désuet est remplacé par celui de dialogue ou d'accompagnement pastoral. Celui-ci se fait essentiellement pour préparer un acte ecclésiastique (baptême, mariage, service funèbre), pour accompagner les personnes en deuil, et plus rarement des personnes en difficulté qui ont besoin d'une écoute. Mais les paroissiens ont largement perdu l'habitude de solliciter le pasteur : c'est le médecin, le psychiatre ou le psychologue qui ont pris le relais, quand ce n'est pas un gourou peu recommandable.

Il est significatif de noter que du côté réformé, le dialogue pastoral ou la cure d'âme en tant que soin spirituel ne sont presque plus enseignés dans les facultés de théologie de Suisse romande. Les pasteurs intéressés au dialogue pastoral se forment ultérieurement à l'écoute, en général dans le cadre du *clinical pastoral training*. Beaucoup ont même abandonné le pastorat pour s'installer comme psychothérapeutes. C'est ainsi que nous nous retrouvons avec une lacune importante : on écoute les gens, mais on ne les accompagne plus avec la Parole !

Les réformés savent qu'ils sont en relation personnelle avec leur Seigneur ; on leur a toujours appris qu'ils n'ont pas besoin d'aide ou d'intermédiaire pour cela. Il suffit de prier. L'absence d'accompagnement spirituel n'est donc pas ressentie comme un manque. Et pourtant... Je n'ai jamais vu un réformé refuser les accompagnements lors

d'une retraite. Tout au plus, quelqu'un pense-t-il qu'un jour sur deux suffira. Mais le troisième jour, il change en général d'avis. Bien vite, chacun se rend compte du bienfait de telles rencontres, surtout dans un contexte de silence. Et le bienfait est tel que tout naturellement bien des réformés continueront à se faire accompagner et même à se former pour accompagner à leur tour.

Formation des pasteurs

En guise de conclusion, je parlerai des jeunes stagiaires pasteurs de Suisse romande qui, depuis trois ans, doivent faire une retraite ignatienne d'une semaine pendant leur formation. Eux qui n'ont choisi ni de faire silence ni de méditer l'Écriture sans leurs instruments d'exégèse ni de prier autant disent pourtant tous, dans le bilan, leur satisfaction d'avoir découvert des moyens pour se nourrir spirituellement. Même si la règle du silence n'est pas très bien respectée, ils insistent pour que cette expérience soit maintenue dans le programme, car ils ont beau être dans le ministère depuis moins d'une année, ils sentent déjà la lourdeur de leur tâche et leur dénuement pour se ressourcer. Un certain nombre d'entre eux pensent d'ailleurs refaire ultérieurement de telles semaines.

Une retraite ignatienne n'est bien sûr pas le seul chemin et ne convient pas à tout le monde, mais pour ceux qui l'ont tentée, elle ouvre de riches perspectives. Et lorsqu'elle se vit dans un cadre œcuménique, elle crée une communion profonde entre participants d'horizons très divers et donc entre Eglises. N'est-ce pas là une surprise supplémentaire ?

U. T.

¹ **Carl-A. Keller**, *Calvin mystique, au cœur de la pensée du réformateur*, Labor et Fides, Genève 2001, 200 p.

Synode des évêques : bilan mitigé

par Rik DE GENDT, journaliste, Bruxelles

Le dernier Synode des évêques - qui s'est tenu à Rome du 30 septembre au 27 octobre - n'amènera pas les résultats qu'on pouvait escompter d'une assemblée réunissant, durant quatre semaines, quelques deux cents cinquante évêques et responsables religieux. Le thème, «La personne et le rôle de l'évêque à la lumière du début du troisième millénaire», ne manquait pourtant ni de richesse ni d'actualité, mais la manière dépassée et sclérosée de procéder et de gérer le Synode a empêché un vrai débat et bloqué toute créativité. Il s'agit là d'une vieille plainte, mais c'est la première fois qu'elle a été ressentie et exprimée si ouvertement. Un point positif.

Le Synode des évêques est une institution permanente, établie le 15 septembre 1965 par le pape Paul VI en réponse au désir exprimé par les Pères du Concile Vatican II de maintenir vivant l'esprit engendré par l'expérience conciliaire. Depuis ont eu lieu dix assemblées générales ordinaires, dont ce dernier Synode (le vingtième depuis le Concile Vatican II), deux assemblées extraordinaires, un Synode particulier (sur les Pays-Bas en 1980) et sept assemblées spéciales ou régionales. Le thème retenu pour ce Synode, *L'Evêque : serviteur de l'Evangile de Jésus-Christ pour l'espérance du monde*, allait presque de soi après les Synodes sur *La vocation et la mission des laïcs dans l'Eglise et dans le monde* (1987), *La formation des prêtres dans les circonstances actuelles* (1990) et *La vie consacrée et sa mission dans l'Eglise et dans le monde* (1994).

La majorité des «pères synodaux» - les femmes ne sont pas représentées - ont été comme toujours les délégués des Conférences épiscopales. La Suisse, pour sa part, a envoyé Mgr Norbert Brunner, évêque de

Sion. Quant à Mgr Amédée Grab, évêque de Coire, il a participé au Synode en qualité de président du Conseil des Conférences épiscopales européennes (CCEE). Etaient aussi présents les représentants des ordres religieux, les patriarches et métropolitains des Eglises orientales et les cardinaux de la Curie romaine. Enfin, le pape avait invité à titre personnel quelques évêques, une trentaine d'auditeur(trice)s, ainsi que des experts et des «délégués fraternels» d'autres Eglises chrétiennes.

Instrumentum laboris, rendu public le 1^{er} juin 2001, a été retenu comme base de discussion. Il s'agit d'une analyse et d'une synthèse des réponses aux *Lineamenta*, questionnaires envoyés le 16 juin 1998 aux évêques du monde, aux différents organismes ecclésiastiques et aux personnes habituellement contactées pour les réponses officielles.¹ Ces documents, ainsi que l'agenda du Synode, ont été rédigés par le Secrétariat général des synodes des évêques, sous la conduite du cardinal Jan Schotte.

La manière de procéder et de gérer les synodes est inchangée depuis environ trente

ans. Durant les deux premières semaines, chaque membre présente aux autres la situation de son Eglise particulière. Puis le rapporteur général du synode rédige une série de questions à débattre dans des « carrefours ». Leurs rapports sont lus en assemblée plénière. Enfin, les carrefours tentent de formuler de façon précise des suggestions et des observations, de sorte que, dans les derniers jours, l'assemblée puisse procéder au vote de *La Liste finale des propositions*. Celle-ci est ensuite présentée au pape, qui peut s'en servir pour la rédaction d'un *document post-synodal*.

Immobilisme critiqué

Jusqu'il y a seulement quelques mois, le mécontentement, le sentiment d'impuissance et les critiques générés par cet immobilisme n'étaient pas même formulés officiellement. Il est vrai cependant qu'en 1985 déjà, lors du Synode extraordinaire organisé à l'occasion du XX^e anniversaire de la conclusion du Concile Vatican II, le cardinal belge Godfried Danneels, rapporteur général de ce Synode, avait soulevé des questions relatives à la procédure. Depuis, il les a souvent répétées lors de synodes suivants auxquels il a participé, de conférences de presse et dans les couloirs. Son intervention pendant le consistoire extraordinaire, en mai 2001, en présence de Jean Paul II et de tous les cardinaux, a fait l'effet d'une bombe. Enfin quelqu'un qui a le courage de dire tout haut ce que beaucoup de ses confrères pensent ! Telle a été la réaction de nombreux observateurs.

Le cardinal Danneels a été interrogé partout et a donné des précisions. Ses critiques portent sur deux points principalement. D'abord sur les interventions au début de chaque synode (les pères synodaux ont chacun droit à « huit minutes » de temps de parole), qui sont de teneurs diverses : pour le cardinal, la juxtaposition

de tant d'idées et d'expériences différentes prend trop de temps, est confuse et peu fructueuse. Ensuite, sur la manière dont le

Le Synode du Peuple de Dieu

Le thème du Synode des évêques a suscité un vif intérêt parmi les mouvements de base qui, la plupart du temps, sont plutôt critiques envers l'autorité centrale de l'Eglise. Ils se sont réunis dans une organisation de coordination, le « Synode du Peuple de Dieu », et ont tenu une réunion parallèle à Rome, du 4 au 7 octobre. Les participants se sont penchés sur la participation des catholiques (hommes ou femmes) dans les prises de décisions de l'Eglise, sur le rôle et les responsabilités des évêques, sur la position des femmes dans l'Eglise et sur l'avenir de l'Eglise et de l'œcuménisme.

Dans une lettre adressée au cardinal Jan Schotte, les organisateurs ont réclamé une rencontre avec les évêques : « Alors que, nous le savons, certains dans la hiérarchie disent que l'Eglise n'est pas une démocratie, nous disons qu'elle est tout aussi peu une monarchie absolue ou une dictature, quelle que soit l'amabilité dont elle fait preuve. Nous croyons franchement que les catholiques ont, hommes et femmes, beaucoup à proposer par leur expérience de la vie pour enrichir les discussions que nos frères évêques mèneront. Le monde s'est considérablement transformé et il arrive que le changement entraîne, si difficile qu'il puisse être, une vie nouvelle, de l'énergie et des espoirs. Il n'y a aucune raison pour que les aspects qui sont dus à l'initiative de l'être humain dans la vie de l'Eglise ne puissent changer pour s'adapter aux réalités nouvelles. Nous attendons donc votre appel. »

Le cardinal Schotte a rejeté la demande. « L'Eglise catholique n'a pas l'obligation d'ouvrir ses réunions au public, de la même manière que les dirigeants de la compagnie Coca-Cola ne supporte pas les curieux », a été son commentaire.

R. D. G.



Rome, séance d'ouverture du dixième Synode des évêques.

Secrétariat du synode fonctionne, écrit ses résumés et compose les documents : rassembler en quelques pages et en moins de vingt-quatre heures une centaine d'interventions, de propositions ou d'amendements relève de l'exploit.

D'autres participants au Synode critiquent encore la façon dont le Secrétariat général du synode «manipule» les textes. «Quand je vois qui est invité par le pape, et surtout quand je constate comment toute proposition qui ne cadre pas avec la vision centraliste du Vatican est balayée de manière éhontée et omise des rapports, je comprends pourquoi l'intérêt et l'engagement de certains pères synodaux se réduisent», avoue un participant qui a suivi de très près les préparatifs à Rome.

Propositions du cardinal Danneels

Lors de son intervention au dernier Synode, le cardinal Danneels a repris ces critiques, y ajoutant immédiatement quelques suggestions : «Le Synode comme tout organisme vivant doit évoluer lentement, sagement et progressivement, mais sûrement. Un règlement peut aussi changer,

car ce ne sont que les morts qu'on conserve en chambre froide.»

Danneels avoue que l'itinéraire à suivre pour cette réforme ne sera pas facile à tracer et à baliser : «Sans doute est-ce là une tâche pour le Conseil du Secrétariat futur, ou mieux encore pour une commission ad hoc. Un synode en deux temps, par exemple, est difficile à réaliser et coûteux. Ce qui doit être conservé en tout cas, c'est le fait que les pères synodaux puissent

parler à l'abri de toute influence indue de groupes de pression externes, et qu'ils puissent parler librement, tous, toujours et au sujet de tout. L'écoute des interventions des évêques du monde entier au cours des deux premières semaines nous fournit en effet une carte géographique intéressante de la problématique. Mais certaines interventions sont des reprises de contenus théologiques, traités déjà de façon beaucoup plus précise et complète dans l'*Instrumentum laboris*. D'autres ont une parole d'édification pour leurs confrères. D'autres enfin parlent de façon ciblée et *to the point*.

Ne vaudrait-il pas mieux fournir aux Pères toutes ces interventions par écrit, dès le premier jour du Synode, pour une lecture privée chez eux ? On pourrait ainsi se concentrer ensuite plus directement sur quelques thèmes importants à l'aide d'un questionnaire : des *Lineamenta* seconde version. Ceux-ci se prêtent d'ailleurs beaucoup mieux au débat que l'*Instrumentum laboris*, qui fournit un arrière-fond doctrinal, souvent remarquable et substantiel, mais se prêtant moins comme table des matières pour le débat. Au besoin, la présidence et le relateur pourraient prendre sur eux la composition de ce cahier des charges.»

Le chef de l'Eglise catholique de Belgique a encore d'autres propositions : «Une autre voie pourrait être des synodes plus réduits en nombre et consacrés à un ou deux thèmes précis, des synodes spéciaux. Et a-t-on déjà pensé au fait que, grâce aux moyens électroniques, comme Internet et e-mail, tous les évêques du monde peuvent être consultés sur certains sujets en un laps de temps très bref ? Même si la collégialité ne passe pas par les moyens techniques, elle aurait tort de ne pas s'en servir.»

Sauver la collégialité

L'intervention de Mgr Amédée Grab relève d'un même souci : «La première difficulté qui vient à la surface est celle d'un manque suffisant de temps pour réussir à élaborer, d'une façon synodale, unitaire et vraiment conduite par le thème de fond et par une vision théologique, les éléments ressortant des contributions, aussi bien lors des congrégations plénières que des travaux des carrefours... La deuxième difficulté est celle du rapport entre la tâche des organes compétents du Synode (personnes et commissions) et le processus synodal lui-même. Nous sommes conscients de la préciosité du travail des rapporteurs et des commissions chargées de rédiger les textes définitifs, mais ce même travail risque aussi de trop personnaliser les travaux synodaux.»

Quand G. Danneels, et avec lui bien d'autres, critiquent le fonctionnement du Synode, c'est surtout parce qu'il s'agit pour eux de sauver la collégialité, parce que «le Synode des évêques en est l'instrument le plus indiqué et jusqu'à ce jour à peu près le seul». En mettant la collégialité au centre de la discussion, le cardinal belge touche directement au thème principal de ce dernier Synode - le ministère de l'évêque - et même à la crédibilité de l'Eglise catholique.

Le *Message du Synode des évêques au Peuple de Dieu*, approuvé lors de la conclu-

sion du Synode, le 25 octobre 2001, donne non seulement une image idéale de l'évêque, mais souligne d'une manière frappante la responsabilité de l'Eglise et de ses dirigeants envers les problèmes préoccupants de ce monde : terrorisme et guerre, faim et pauvreté extrême, réfugiés et expulsés, expansion du sida et manque d'avenir pour tant d'enfants et de jeunes, exploitation des femmes, trafics de drogues et d'armes... «La liste n'est pas exhaustive», indique le *Message*.

Le deuxième document final du Synode, la *Liste des propositions*, reste «secret». Il rassemble 67 propositions - résultant des 285 propositions antérieures et des quelques centaines d'amendements - que les pères synodaux ont votées et présentées au pape en vue de la rédaction du *document post-synodal*.

Ici se cache encore une autre faiblesse du processus synodal. Le Conseil post-synodal, qui doit se charger de la rédaction de ce document, a bien été élu, mais l'expérience montre que ce travail prend un certain temps, de sorte qu'on perd le lien avec le Synode même. Ainsi, alors même que le Synode de cette année se terminait, les documents des deux précédents n'étaient toujours pas publiés !² Ce qui donne l'impression, pour beaucoup d'observateurs, qu'un synode des évêques, dans sa forme actuelle, demande beaucoup d'investissements pour un résultat assez restreint... que la montagne vaticane accouche d'une souris.

Une réforme du processus synodal sera donc nécessaire, non seulement pour dissiper les objections, mais surtout pour sauver la collégialité.

R. D. G

¹ Seuls 57 % des personnes invitées à réagir ont répondu.

² Celui du Synode sur l'Océanie (novembre - décembre 1998) vient d'être publié. Pour le document du Synode sur l'Europe (octobre 1999), il n'y a pas encore de date fixée.

Interventions des évêques suisses au Synode des évêques. Extraits

Mgr Norbert Brunner, évêque de Sion

Un des enseignements centraux du Concile concernait l'effective collégialité de tous les évêques avec le Saint-Père dans les trois fonctions de l'enseignement, de la sanctification et du gouvernement au sein de l'Eglise universelle et au sein des Eglises locales, ou le rapport des évêques et des Conférences épiscopales avec le Saint-Père et la Curie. A ce propos, le Concile avait établi que le Synode des évêques était l'instrument privilégié de cette collégialité effective. Aujourd'hui nous constatons cependant que toutes les mesures qui ont été prises n'ont pas encore trouvé leur signification et leur objectif. Nous demandons encore une fois, avec grande préoccupation, quelle valeur ont, au sein de la Curie romaine, les urgences pastorales des différentes Eglises locales.

Nous devons chercher des formes efficaces, qui permettent de donner, ou qui soient elles-mêmes, des réponses valables pour les Eglises locales. Le Saint-Père lui-même nous invite à le faire. Pour que ces réflexions aboutissent à des solutions valables qui reconnaissent et respectent la pluralité dans l'unité, il faut surtout que soient respectées les conditions suivantes. L'Eglise a besoin d'un «organisme efficient de collégialité», c'est-à-dire d'un synode dans lequel toutes les régions de l'Eglise universelle soient représentées par des délégués librement choisis, qui soient convoqués régulièrement pour travailler avec le pape. L'Eglise a besoin de structures de subsidiarité. Au niveau de l'Eglise universelle, il faudrait résoudre à partir du centre uniquement ce qui est nécessaire à l'unité de l'Eglise. Il faut, dans l'Eglise, conserver les compétences à chaque niveau et accorder de la confiance aux évêques locaux. L'Eglise a besoin d'une curie qui reconnaisse les nécessités pastorales des Eglises locales et qui soutienne les réponses à de telles exigences. Ce n'est qu'ainsi qu'elle pourra remplir son devoir authentique, qui consiste à être au service de la direction de l'Eglise universelle, mission confiée au Collège épiscopal avec le pape et sous son autorité.

**Mgr Amédée Grab, évêque de Coire,
président du Conseil des Conférences épiscopales européennes**

Le temps est venu d'approfondir l'expérience même du Synode. Tout le monde est d'accord pour soutenir que le Synode, au cours de ces dernières décennies, a été une expérience extraordinaire de collégialité entre les évêques, même si quelques interrogations émergent sur la méthode et le processus actuel du Synode qui peuvent être utiles pour continuer la réflexion. (...) On ressent une exigence généralisée de faire en sorte que les Conférences épiscopales soient avant tout des lieux où puisse se réaliser la communion, et non seulement des instruments d'organisation. Je voudrais souligner le rôle des organismes réunissant les Conférences épiscopales au niveau continental ou régional. Ils ont une effective autorité en tant qu'organes de collégialité et permettent aux Conférences épiscopales d'affronter ensemble ces défis qui ont une dimension continentale : la rencontre de l'Evangile avec la culture, la contribution des Eglises dans la formation de la société, les problématiques éthiques (de la bioéthique, à la paix, à l'écologie), le chemin œcuménique...

Quand les chrétiens de Rome conseillaient ceux de Corinthe

par Attila JAKAB, * Genève

Dans la dernière décennie du premier siècle après Jésus-Christ, la communauté chrétienne (ekklésia) de Corinthe doit faire face à une grave crise interne.¹ Une partie de ses membres remet en cause ses presbytres. Cette division rappelle qu'à ses débuts l'Eglise fonctionnait de manière collégiale et locale et pose les questions de la légitimité d'une organisation ecclésiale hiérarchique. Vingt siècles plus tard, la problématique Eglises locales - Eglise universelle est toujours d'actualité.²

A une époque antérieure, la Première épître de l'apôtre Paul aux Corinthiens témoigne déjà des divisions qui déchirent cette communauté chrétienne (1Co 1,10-17 ; 11,17-32).³ Cette fois-ci, en revanche, la situation semble être plus grave. «La communauté de Dieu en séjour à Rome», s'adressant «à la communauté de Dieu en séjour à Corinthe, à ceux qui ont été appelés et sanctifiés selon la volonté de Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur», écrit avec stupéfaction «qu'on entend dire que la très ferme et antique communauté de Corinthe, à cause d'un ou deux personnages, est en révolte contre ses presbytres. Et le bruit en est venu non seulement jusqu'à nous [c.-à-d. à Rome], mais aussi à ceux qui ne partagent pas nos croyances, si bien que votre folie fait blasphémer le nom du Seigneur et qu'elle vous met vous-mêmes en danger» (47,6-7).

Cette lettre de circonstance - dont l'auteur s'efface derrière sa communauté - a été assez rapidement attribuée par la tradition à Clément, troisième responsable ecclésiastique (*episkopos*) de Rome (88-97?). Qui plus est, elle fut même lue dans les assemblées des fidèles⁴ et, dans certains

manuscrits anciens, elle a été associée aux écrits du Nouveau Testament. Son autorité à une époque déjà ancienne (II^e siècle ap. J.-C.) ne fait donc aucun doute. Pour nous, cette lettre est importante surtout pour le fait qu'elle nous renseigne sur la situation institutionnelle et doctrinale du christianisme, de même qu'elle éclaire la relation entre les différentes communautés chrétiennes à la fin du premier siècle.

Apologie de l'obéissance

L'Épître se définit comme une sorte de pétition adressée à la communauté de Corinthe pour réclamer l'apaisement d'un conflit. A cette fin, les chrétiens de Rome envoient des messagers qu'ils espèrent revoir bientôt pour apprendre que «la paix et la concorde souhaitées et désirées» règnent de nouveau à Corinthe (63,3 - 65,1).

L'idée force de la lettre est le respect du bon ordre et de la convenance. Cela nous

* Docteur en histoire du christianisme et assistant de recherche à la Faculté de théologie de l'Université de Genève.

suggère un christianisme bien inséré dans la société de l'époque, qui ne souhaite ni choquer ses contemporains ni leur proposer des innovations. Ainsi, en évoquant la sainteté d'antan des Corinthiens, pour mieux capter leur bienveillance à l'égard de l'intervention romaine, la lettre donne l'exemple de ces femmes qui «se tenaient dans la règle de la subordination» et à qui on enseignait «à gouverner leur maison dans la dignité et à observer en tout la discrétion» (1,3). L'oraison finale en faveur du pouvoir temporel de la grande prière (59,4 - 61,3), écrite dans un langage liturgique et poétique, reflète également cette volonté de se conformer en tout point à la situation ambiante : «Donne-nous la concorde et la paix ainsi qu'à tous les habitants de la terre [...] afin que nous obéissions à ton Nom tout-puissant et excellent, et à nos chefs et à nos gouvernants sur la terre» (60,4). Pour les chrétiens de Rome, l'obéissance au pouvoir temporel et à Dieu se situaient donc sur un même niveau. Il faut se rendre à l'évidence qu'il y a encore beaucoup de gens, dans les différentes religions, qui ne disent pas autre chose.

Fortement enracinée dans le judaïsme, qui constitue sa tradition avec «des normes glorieuses et vénérables» (7,2), la communauté de Rome - peuple nouveau sorti d'Israël - insiste fortement dans sa lettre sur le repentir, l'obéissance et l'humilité. Les exemples donnés proviennent essentiellement de l'Ancien Testament qui est considéré comme l'Écriture sainte contenant les instructions nécessaires pour une vie chrétienne. Les références à des écrits néo-testamentaires sont rarement explicites et ces textes ne se situent pas vraiment au même niveau que l'Ancien Testament. Le christianisme qui se dégage donc de cette lettre est surtout une manière de vivre, une sorte de bonne conduite (voir 13,2 ; 21,6-8). Cela se manifeste dans le respect de l'ordre voulu par Dieu ; ordre illustré par l'harmonie du cosmos, de même que par celle de la commu-

nauté. Dans cette perspective, la querelle institutionnelle autour de la fonction épiscopale qui sévit à Corinthe est perçue à Rome comme une abomination, car elle perturbe le bon ordre de la discipline communautaire qu'illustrent les références à la hiérarchie lévitique (grand prêtre - prêtres - lévites - laïcs) et à la succession apostolique (Christ - apôtres - évêques serviteurs / presbytres).

Autonomie locale

Cependant, la communauté chrétienne de la capitale impériale - dont l'organisation ecclésiastique au moment de la rédaction de la lettre est encore collégiale, d'où sans doute l'absence de la mention d'un auteur précis - ne peut se prévaloir d'aucun droit spécifique pour s'immiscer dans les affaires d'une autre communauté. D'où la volonté de persuader à tout prix les chrétiens de Corinthe de rétablir l'ordre et la concorde. Car, leur écrit-on, «vos scissions en ont détourné beaucoup, elles en ont jeté beaucoup dans le découragement, beaucoup dans le doute, et nous tous dans le chagrin» (46,9).

Pour la communauté de Rome, le rétablissement de la concorde à Corinthe signifie en clair rétablir dans leur fonction les presbytres qui ont été destitués sans que l'on sache très bien pourquoi, car aucune faute n'est mentionnée. D'après la lettre, il n'est pas juste de démettre de leurs fonctions ceux qui ont été établis par les apôtres «ou ensuite par d'autres hommes éminents, avec l'approbation de toute l'Église, qui ont rempli leur office envers le troupeau du Christ de manière irréprochable, avec humilité, avec calme, avec dignité, et qui ont longuement reçu le témoignage de tous». Car «ce ne serait pas pour nous faute légère de rejeter de l'épiscopat ceux qui ont présenté les dons de façon pieuse et irréprochable» (44,3-4).

L'Épître aux Corinthiens des chrétiens de Rome témoigne donc assez clairement

d'un conflit de pouvoir. La division qui déchire la communauté de Corinthe à la fin du premier siècle s'inscrit sans doute dans ce processus plus généralisé qui se manifeste dans l'ensemble du christianisme ancien et qui consiste dans la mise en place d'une organisation ecclésiastique hiérarchiquement structurée.

Pour résoudre le conflit, la lettre romaine conseille aux instigateurs de la révolte soit la soumission inconditionnelle (57,1-2) soit l'exil volontaire pour que «le troupeau du Christ» puisse vivre «en paix avec les presbytres installés». «En agissant ainsi», ils s'acquerront «grande gloire dans le Christ, et n'importe quel lieu» leur fera bon accueil (54,2-3). Il n'est donc nullement question de les exclure de la communauté, mais seulement de les écarter du chemin de l'évolution institutionnelle.

Si les chrétiens de Rome s'adressent aux chrétiens de Corinthe - «hommes de foi, éminents, qui ont approfondi les paroles des enseignements divins» (62,3) - et leur envoient des messagers, ce n'est nullement pour leur donner des leçons ou pour trancher la question de leur division. Ils le font surtout pour prendre part aux débats et faire savoir aux Corinthiens leur propre conception du christianisme. Mais la responsabilité de résoudre le conflit incombe à la communauté de Corinthe.

L'histoire nous révèle que les deux communautés, bien des décennies plus tard, étaient toujours en communion. Mais cette unité ne signifiait ni uniformité ni rapport de subordination. C'était une communion de foi qui permettait à chaque communauté ecclésiastique de fonctionner d'une manière assez autonome. Mais cet état de faits, bien adapté à une période donnée, n'a cessé de connaître des bouleversements et des transformations avec la progression du christianisme.

N'empêche que les évolutions sociales successives nous ramènent à nouveau dans une situation qui ne manque pas

d'analogie avec celle de notre Epître. D'où sans doute la pertinence des questions qu'elle suggère : comment les christianismes se perçoivent-ils aujourd'hui dans la société ? et leurs organisations institutionnelles sont-elles réellement adaptées pour pouvoir répondre aux défis que leur impose notre époque ?

A. J.

¹ Source : **Clément de Rome**, *Epître aux Corinthiens*. Introduction, texte, traduction, notes et index par Annie Jaubert, in «Sources chrétiennes» n° 167, Cerf, Paris 1971.

² Cf. **Pierre Emonet** : *L'évêque entre Rome et son peuple. L'enjeu d'un Synode*, in **choisir** n° 502, octobre 2001, pp. 9-13 (ndlr).

³ **A. Rakotoharintsifa**, *Conflits à Corinthe. Eglise et société selon 1 Corinthiens. Analyse socio-historique*, in «Le Monde de la Bible» n° 30, Labor et Fides, Genève 1998.

⁴ **Eusèbe**, *Hist. Eccl.* III,16 ; IV,23,11.

Jeudi 31 janvier 2002

à 20h15

CONFERENCE

RELIRE

**TEILHARD DE CHARDIN
DANS UN CONTEXTE DE
MONDIALISATION**

avec **Michel CAMDESSUS**

Ancien Directeur général du FMI
Président des Semaines Sociales de France
Gouverneur Général Honoraire
de la Banque de France

AUDITORE PIAGET - UNI DUFOUR

24, rue du Général Dufour - Genève

Entrée libre

Le catholicisme suisse face au totalitarisme (1933-1945)

par Ruth FIVAZ-SILBERMANN,* Genève

Les rapports Ludwig et Bergier, suivis de nombreuses études, ont fait la lumière sur l'attitude des autorités helvétiques envers le national-socialisme et la question des réfugiés. Pour le protestantisme suisse, on dispose du livre de Hermann Kocher, «Rationierte Menschlichkeit» (1996). Mais l'histoire du catholicisme suisse durant cette période critique du XX^e siècle restait à écrire. C'est désormais chose faite, grâce à l'ouvrage collectif «Schweizer Katholizismus 1933-1945. Eine Konfessionskultur zwischen Abkapselung und Solidarität», sous la direction de Victor Conzemius.¹

Une régie remarquable a présidé à l'organisation du volume, qui s'est donné pour but d'éclairer pour la première fois, scientifiquement et sans tabou, les facettes principales de l'Eglise catholique suisse de l'époque : son lien avec l'Eglise de Rome, ses principaux acteurs (à commencer par la population catholique de Suisse, dont on rappelle qu'elle était plus rurale et plus pauvre que la population protestante, et souffrait d'un fort sentiment de minorité). La société catholique, entre les années 1920 et 1950, était densément organisée à tous les niveaux, de la confession aux ministères, en passant par les clubs de jeunesse et la littérature d'édification.

L'enquête porte également sur les relais politiques, sur l'anti-judaïsme (quatre études sont consacrées à l'héritage anti-judaïque de l'Eglise et à la redécouverte du «mystère d'Israël»), sur la responsabilité morale des évêques, sur l'entraide catholique et, *last but not least*, sur la résistance contre les idéologies totalitaires et contre la frilosité xénophobe du gouvernement à l'égard des réfugiés. Le regard des protestants est ausculté, ainsi que le cas particu-

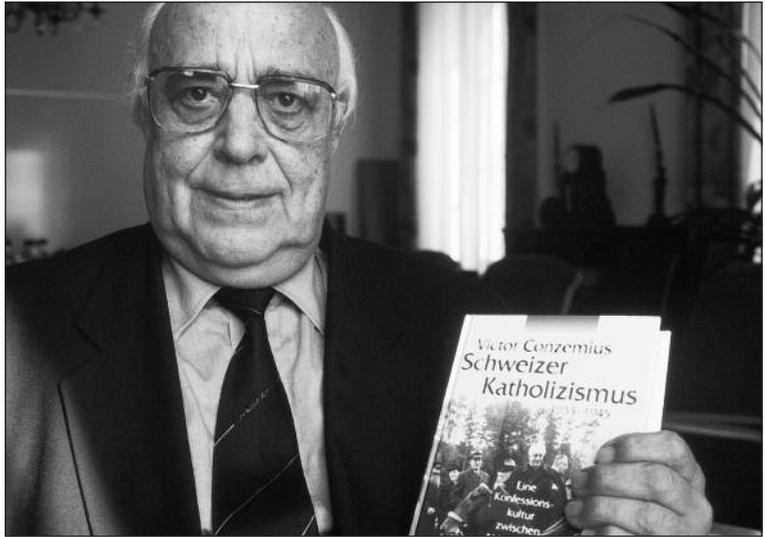
lier du catholicisme genevois face au protestantisme, dans l'étude de Jean-Blaise Fellay s.j., pleine d'érudition et de finesse.

En tête de volume, le rôle des papes. Pie XI commence par signer des concordats avec l'Italie fasciste et l'Allemagne nazie, et finit par condamner sans appel le culte de l'Etat et l'idolâtrie païenne de la race. Quant à Pie XII, à défaut de rouvrir un débat qui ne trouvera son nouveau souffle qu'avec l'ouverture des archives du Vatican, Victor Conzemius relève avant tout sa volonté pacifiste et son impuissance effective, et montre combien tous ses actes semblent avoir été inspirés par la volonté d'éviter des malheurs encore plus grands.

Dans une étude passionnante, Urban Fink examine le rôle de la nonciature de Berne, en particulier à l'époque de Filippo Bernardini (en poste de 1935 à 1953). La diplomatie vaticane se révèle bien au-dessous de la réputation qu'on lui a faite : ses

* Historienne, R. Fivaz-Silbermann collabore à un programme du Fonds national de la recherche scientifique relatif aux réfugiés à la frontière genevoise pendant la Seconde Guerre mondiale.

messages étaient déchiffrés dès 1940 par les services secrets allemands et italiens. On apprend que Bernardini a servi de relais politique au conseiller fédéral Etter pour museler la presse cléricale suisse dans ses attaques contre l'Allemagne. Mais la nonciature était aussi une plaque tournante pour l'information sur les pays en guerre et sur l'extermination des juifs, surtout dans les pays de l'Est. Elle établissait le contact entre le Vatican et les milieux les plus divers, jusqu'aux services secrets américains en Suisse, et le nonce transmettait fidèlement au Vatican les rapports que le Congrès juif mondial lui remettait sur la situation désespérée des juifs en Allemagne, en Roumanie et ailleurs - ce qui montre, en passant, combien le pape était remarquablement informé des persécutions anti-juives. Bernardini intervint aussi plus d'une fois diplomatiquement pour tenter de secourir des juifs, pas toujours avec succès.



Victor Konzemius.

Diversité chez les évêques

Le portrait des évêques suisses s'épaissit au fil de l'ouvrage. A l'extrême droite du spectre politique, se situe l'évêque de Sion, Mgr Victor Bieler. A l'autre bout, moins obsédés par l'esprit de «Réduit national» et plus proches de la responsabilité universelle de l'Eglise, on trouve Mgr Alois Scheiwiler à Saint-Gall, qui dénonce l'anti-sémitisme allemand dès les années trente, et Mgr Angelo Jelmini au Tessin, qui relaie dans ses lettres pastorales l'encyclique *Mit brennender Sorge* et s'engage activement pour les réfugiés d'Italie. Le

centre droit, pourrait-on dire, est occupé par Mgr Marius Besson, évêque de Genève, Lausanne et Fribourg. D'un côté, il est préoccupé de ne pas critiquer la politique fédérale du refuge, interdisant aux dissidents, comme l'abbé Journet, de s'exprimer à ce sujet ; de l'autre, il s'occupe avec bienveillance de l'aide aux réfugiés catholiques à travers Caritas et la Mission catholique, jouant à l'occasion le rôle d'intermédiaire entre le Vatican et le CICR. Représenté sur la photo de couverture en train de sourire au Général Guisan - bras armé de saint Nicolas de Flüe, dont la canonisation suivra de peu la fin du conflit ! - Mgr Besson symbolise au fond assez bien le mélange de non-engagement politique et d'engagement humanitaire qui caractérise la Suisse de cette époque.

La leçon de cette attitude est cependant amère : l'œuvre de charité n'a-t-elle pas été fortement vidée de son sens par la non-reconnaissance explicite des crimes contre l'humanité perpétrés par les nazis - qui en redoutaient plus que tout la publicité - et par l'alignement sur une politique d'accueil restrictive ? Aucune protestation de l'Eglise catholique ne s'est élevée en Suisse

contre l'extermination des juifs, même pas en 1944 lorsque deux évadés d'Auschwitz apportèrent la nouvelle de l'anéantissement imminent des juifs de Hongrie. Et les milieux catholiques ne se manifestèrent guère en août 1942 pour protester contre la fermeture de la frontière, alors que les efforts des milieux protestants et juifs ainsi que de la gauche parvinrent à infléchir la sévérité du Conseil fédéral, qui émit des instructions prévoyant une certaine tolérance.

La presse catholique

La presse catholique suisse est étudiée dans sa réaction aux quatre phénomènes majeurs de l'époque : fascisme ; communisme (si l'URSS est ressentie comme très lointaine, tous les socialismes, véritables ennemis de l'intérieur qui s'opposent à une vision chrétienne corporatiste de l'Etat, sont généralement assimilés au bolchevisme) ; guerre civile espagnole ; national-socialisme allemand, avec son culte du chef et son idéologie raciale.

Face au fascisme, la catholicité suisse est partagée. Le conseiller fédéral Motta reste un fervent admirateur de la politique et de la personne du Duce, mais la presse catholique est dans l'ensemble plutôt réfractaire, voire hostile, à l'idéologie du régime italien, qu'elle condamne à travers les voix du cardinal archevêque de Milan Ildefonso Schuster - qui était d'origine suisse - et de l'évêque Jelmini. Cette attitude ferme créa les conditions d'un large accueil des réfugiés juifs en septembre 1943, après l'armistice de Badoglio.

La guerre d'Espagne, au contraire, vit l'opinion catholique se jeter en majorité dans les bras de Franco, tant en Romandie qu'en Suisse alémanique. Les Républicains, outre qu'ils étaient de dangereux communistes, n'avaient-ils pas commis d'atrocités massives de prêtres et de religieux, largement rapportés par les médias ? Il fallait

l'indépendance d'esprit et le courage d'un Maritain, suivi par l'abbé Journet, pour s'abstenir de prendre parti et souhaiter la réconciliation des deux camps.

Quant au nazisme, sa réception dans les journaux catholiques alémaniques est ambivalente. Le régime est clairement condamné pour son néo-paganisme, pour sa guerre contre l'Eglise (protestante également), ainsi que pour la répression du parti catholique allemand du centre, très proche du parti conservateur suisse. Mais l'antisémitisme nazi ne semble encourir à aucun moment une condamnation claire : certes, la persécution est dénoncée parce qu'elle frappe aussi des innocents, mais en même temps l'opinion catholique suisse semble unanime à admettre l'existence d'un « problème juif » et approuve la limitation de l'influence des juifs ou du capital juif. Tout en dénonçant l'antisémitisme racial, la presse catholique alémanique adopte donc un antisémitisme social, économique et culturel.

Il aurait été intéressant de compléter ce panorama par une étude du pétainisme et de la politique anti-juive en France dans la presse romande.

Œuvres d'entraide

Des interviews de témoins proches de la frontière du Reich viennent compléter ce tableau, témoignages qui mettent en évidence le repli sur soi des Suisses : la guerre et les difficultés économiques étaient au premier plan de leurs préoccupations, ainsi que leur statut de minorité. Les totalitarismes ne mobilisaient guère l'opinion, sauf chez quelques extrémistes. Le sort des victimes, juives ou tziganes, non plus. L'enquêteur a été frappé par le fait que personne, parmi ces témoins, n'attendait à l'époque que l'Eglise prenne position sur ces matières.

Jonas Arnold fait l'histoire de l'œuvre d'entraide catholique suisse Caritas. Dans le concert assez bien réglé des œuvres d'en-

traide, qui se fédérèrent en un Office central suisse, Caritas s'occupa, bien sûr, des réfugiés catholiques, tout en poursuivant son aide aux populations locales. Elle se consacra, comme les autres œuvres, à l'aide à l'émigration, puis à l'assistance aux réfugiés. Lorsque cette tâche devenue financièrement trop lourde fut reprise par l'Etat, elle prit en charge les congés des réfugiés et leur procura des places de séjour chez l'habitant.

Caritas fut confrontée, comme toutes les œuvres, à une insuffisance chronique de moyens, en partie parce qu'elle ne souhaitait pas faire beaucoup de propagande pour les réfugiés, qu'elle considérait comme des étrangers devant quitter le pays dès que possible, bien plus que comme les victimes d'une insoutenable violence. Elle se calquait ainsi fidèlement sur les autorités helvétiques. Il est frappant de voir que, pas plus que les autorités ou la presse, elle n'établissait de lien entre les persécutions en chaîne touchant les juifs - et parmi eux beaucoup de « catholiques non-aryens » - et l'arrivée en masse des réfugiés.

Au total, Caritas assura 8,1 % des dépenses de l'Office central pour les réfugiés entre 1933 et 1945, ce qui est peu si l'on pense que les catholiques représentaient 40 % de la population suisse, et peu surtout en regard des 63,4 % assurés par les œuvres d'entraide juives.

Résistants

Le livre rend encore hommage aux dissidents et aux résistants par la pensée et par les actes, qui ont fait ce que ni l'Eglise ni la société catholique - sauf partiellement les évêques cités plus haut - n'ont fait.

Sans lien entre elles, quelques figures atypiques émergent : le théologien Otto Karrer, qui aida et hébergea de nombreux réfugiés à Lucerne ; Rudolf Roessler, qui lança sans grands moyens, mais avec beaucoup de

conviction, les éditions Vita Nova, publiant entre autres Claudel et Maritain ; Charles Journet, qui argumenta dans *Nova et Vetera* contre le totalitarisme et l'antisémitisme, et dont l'influence, sans jamais traverser la Sarine, fut déterminante en Romandie ; Albert Béguin, fondateur avec Bernard Anthonioz des *Cahiers du Rhône*, publiés chez l'éditeur protestant Hermann Hauser, qui furent un lieu de parole pour les écrivains français résistants, parfois même jusqu'à Vichy !

Et du côté des résistants actifs et oubliés, Fritz Gnädinger à Ramsen (SH), qui protesta contre les refoulements ; l'abbé Albert Membrez de Porrentruy, qui aida et soutint activement les réfugiés ; des Suisses de l'étranger enfin : l'abbé Albert Gross, aumônier dans le camp d'internement de Gurs (Pyrénées-Atlantiques), qui organisa la fuite vers la Suisse de nombreux internés ;² les trois moines chartreux Martin Binz, Pius Egger et Adrian Clerc, qui cachaient des juifs au couvent de Farneta près de Lucques et qui furent fusillés par l'armée allemande quelques jours avant la libération ; mère Hildegard Gutzwiller, qui abrita dans son couvent à Budapest 40 femmes juives et plus de 200 réfugiés.

Sans compter la véritable chaîne de solidarité formée par les curés suisses et français proches des deux côtés de la frontière genevoise, qui organisèrent, à leurs risques et périls, des filières de sauvetage pour les fugitifs en danger de mort.

R. F.-S.

¹ Neue Zürcher Zeitung, Zürich 2001, 696 p. En français, *Le catholicisme suisse de 1933 à 1945. Une culture confessionnelle entre repli sur soi et solidarité.*

² Cf. **choisir**, n° 497, mai 2001, pp. 14-20.

Les leçons du 11 septembre

C'est un phénomène bien connu, que les psychologues tentent d'expliquer : les pompiers deviennent parfois des pyromanes et les policiers dérapent en employant les méthodes des criminels. Telle est la fascination du terroriste, qui épouvante et en même temps séduit, jusqu'à l'imitation. Car, après tout, c'est lui dont on parle, c'est lui qui a réussi un grand coup. Donc...

Les tragiques événements du 11 septembre 2001 aux Etats-Unis nous ont tous secoués dans les profondeurs de notre sensibilité. L'horreur ne peut qu'émouvoir. Et la raison peine à reprendre les rênes des comportements. Peut-on déjà prendre du recul quand les plaies sont encore béantes et les ruines encore fumantes au cœur de New York, quand les frappes de la guerre tuent et blessent des innocents en Afghanistan, à défaut de pouvoir punir les vrais coupables ? J'écoute les réflexions des gens. Et je me pose la question : Ben Laden n'est-il pas en train de remporter une victoire ? N'a-t-il pas entraîné dans sa logique fanatique des hommes et des femmes jadis raisonnables et modérés ? N'a-t-il pas réussi à saboter le dialogue interreligieux qui, tel un filet d'eau dans le désert, essayait de se frayer un chemin dans nos cœurs, notamment depuis la fameuse rencontre interreligieuse d'Assise, il y a exactement 15 ans ?¹

Sur le terrain politique d'abord, j'observe des réactions qui ressortent plus du café du Commerce que de l'analyse rationnelle. Les mots et les ingrédients des Croisades sont revenus sur le devant de la scène.² On confond allègrement islam et islamisme, on voit un terroriste en puissance derrière chaque musulman. Après quoi, les fronts sont clairement identifiés, qui se défient verbalement avant de monter à l'assaut : le bien (nous) contre le mal (les autres), la civilisation (la nôtre) contre la barbarie (la leur), la liberté contre l'oppression sauvage. C'est tellement simple, n'est-ce pas ?³

Et nous voilà piégés avec notre complicité inconsciente. Certes, il ne faut pas se boucher les yeux et les oreilles. Une partie du monde musulman rêve de revanche sur l'Occident impie et impérialiste.⁴ Nos erreurs et nos fautes - celles des Etats-Unis et les nôtres - alimentent ce sentiment anti-occidental. Il suffit de penser à la façon dont nous nous accommodons du pourrissement de la situation en Palestine et de la misère dans nombre de pays du Sud. Mais pour rien au monde, nous ne devons tomber dans la trappe des provocateurs intégristes. Renoncer à nos valeurs sous prétexte qu'elles sont combattues par des terroristes, revenir à la loi du talion, c'est tout simplement suicidaire. On ne défend pas la démocratie en la trahissant, même face à ceux qui la piétinent. Comme s'il fallait utiliser les armes perverses des «ennemis» pour mieux faire triompher nos idéaux, comme si l'obsession sécuritaire et la haine de l'étranger basané pouvaient nous servir de parapluie lorsque la tempête menace. La vraie démocratie vit de la justice, s'épuise dans les mesures d'exception et meurt sous les régimes autoritaires.

C'est en manifestant, plus que jamais, notre confiance dans nos valeurs - à commencer par le respect de toute personne humaine - que nous relèverons le défi du 11 septembre. La charte des droits humains doit demeurer la source d'inspiration pour nos idées et pour nos pratiques politiques. La vérité humaine aura toujours le dernier mot. Les aventures inhumaines du nazisme et du communisme au siècle dernier nous en donnent l'assurance, si ça peut nous aider à garder la tête un peu plus froide et le cœur un peu plus lucide.

Les retombées du 11 septembre touchent aussi le domaine religieux. La rencontre d'Assise en octobre 1986 a donné un coup d'accélérateur bienvenu au dialogue interreligieux. Un peu partout, des femmes et des hommes «religieux» ont commencé à se respecter, à se connaître mieux, à se rencontrer, à se parler, à s'estimer même. Ils comprennent, peu à peu, que le front uni des religions est indispensable pour rétablir et garantir la paix dans notre monde.⁵ Tant de conflits, jadis et aujourd'hui encore, revendiquent la religion comme une caution perverse qui aboutit à la sacralisation de la violence, la pire forme du fanatisme meurtrier. On en a assez de ces «Gott mit uns» qui ont déjà massacré tant d'innocents à travers l'histoire. Les religions ne peuvent être que pacifiques et pacifiantes, ou alors elles se trahissent elles-mêmes. Car à quoi sert de professer une foi si elle n'apporte pas la justice et la paix, ces garants d'un certain bonheur pour l'humanité en attendant l'au-delà que chaque religion promet ? Chaque fois que l'on «instrumentalise» Dieu pour accréditer la violence ou motiver des combattants, c'est la cause de la vraie foi qui est attaquée, c'est la crédibilité de toutes les religions qui est entamée. Pas de meilleure fabrique d'athées ! Et on les comprend.⁶ Dès lors, malgré toutes les épreuves actuelles, les croyants sincères de toutes les religions doivent continuer la pratique du dialogue, à tout prix.

Plus spécifiquement, notre Eglise catholique aurait-elle quelques leçons particulières à tirer des événements du 11 septembre ? Dans un premier temps, le réflexe spontané est le suivant : serrons les rangs, retour à la stricte discipline, imitons les armées rangées en bataille... spirituellement s'entend ! Ce n'est pas le moment de mollir dans l'affirmation de la doctrine, dans la ferme direction des communautés, dans le témoignage unanime des convictions et la cohérence efficace des actions. Mais là encore, n'y a-t-il pas un piège, par mimétisme avec d'autres idéologies, loin de l'esprit de l'Évangile ? Le fanatisme religieux - avec ses avatars politiques - ne provient-il pas justement d'une conception univoque de la religion, à l'image d'un Dieu unique parce que terriblement solitaire ? Une Écriture sans aucune marge d'interprétation, une communauté des croyants qui se lève comme un seul homme, des leaders incontestés au verbe simpliste, des slogans en lieu et place du discernement personnel : voilà le terreau propice à toutes les aberrations dont nous sommes, hélas ! les témoins et les victimes. Plût à Dieu que nous n'en soyons pas les acteurs ou les missionnaires, au nom d'une fausse croix !

Nous sommes les enfants d'un Dieu-Trinité, à savoir communauté éternelle de dialogue et modèle parfait du partage. L'Eglise est cette famille qui réconcilie, par la pratique de la charité, l'unité essentielle et le respect des légitimes diversités. Nous ne sommes pas une armée prête à l'assaut, mais une «maisonnée» de frères et sœurs (cf. Ep 3,19-22), avec les aléas de la vie de famille, mais surtout avec l'amour toujours plus fort que les oppositions au terme des débats. Plus que jamais, je le crois, il nous faut développer cet esprit-là, à savoir commencer par une écoute priante de la Parole, donner sa chance à une exégèse des textes, savoir échanger nos interprétations sans nous excommunier les uns les autres, pratiquer une

obéissance intelligente et non pas aveugle, remettre en valeur les instances de dialogues, de conciliations et de réconciliations, à commencer par la dynamique œcuménique. L'unité massive peut devenir écrasante si elle n'est pas le fruit de la conversion et de la concertation. En toutes choses, il nous faut préserver du «jeu» pour des progrès futurs, en doctrine comme en morale, tant il est vrai que nous n'aurons jamais fini d'explorer les richesses du mystère du Christ, sa largeur, sa longueur, sa hauteur et sa profondeur (cf. Ep 3,18). Justement parce qu'il s'agit du mystère de Dieu-Amour qui nous conduit jusqu'à cette attitude paradoxale et pourtant indispensable à la vie commune sur cette terre : l'amour des ennemis et le pardon des offenses (cf. Mt 5).

Le catholicisme impressionne toujours par son témoignage d'unité. Il a usé lui-même des comparaisons militaires⁷ pour accréditer le rayonnement de cette «internationale de la foi», sûre d'elle-même et efficace au cœur du monde. Tant d'institutions religieuses, sociales et même politiques ont confirmé ce sentiment d'avoir affaire à une puissance bien organisée, en marche énergique dans l'histoire. Sans renier les témoignages de tant de saintes et de saints qui ont vécu l'Évangile dans un contexte «trionphant», l'heure a sans doute sonné de devenir plus humbles, mais aussi plus cohérents. Aujourd'hui, même des évêques évoquent la grâce d'être fragile et pauvre.⁸ Il nous faut le vivre à travers l'apprentissage du pluralisme intérieur, à travers la main tendue aux autres chrétiens pour reconstruire une unité plurielle, à travers le dialogue interreligieux qui prenne en compte la responsabilité commune de tous les croyants face à la paix mondiale, à travers cette sympathie pour tout être humain, respecté dans sa conscience et soutenu dans sa liberté. Alors, le visage de Dieu, si riche en ses facettes humaines, finira par resplendir sur une humanité heureuse de se savoir à ce point aimée par son Créateur et Père.

Claude Ducarroz

directeur de l'École de la foi

¹ Jean Paul II a dit le 27 octobre 1986 à Assise : «Plus que jamais auparavant dans l'histoire, le lien intrinsèque qui unit une attitude religieuse authentique et le grand bien de la paix est devenu évident pour tous. Quel poids terrible à porter sur des épaules humaines ! Mais en même temps, quelle vocation merveilleuse et exaltante à suivre !» in *Documentation catholique*, 7.12.86, p. 1081.

² Il est regrettable que le terme de croisade ait été utilisé par le président George Bush.

³ Ce simplisme apparaît, par exemple, dans le livre de **Ibn Warraq**, *Pourquoi je ne suis pas musulman*, L'Age d'Homme, Lausanne 2001.

⁴ Ben Laden a clairement décrit sa lutte comme une guerre sainte de l'islam contre le christianisme.

⁵ Dans ce contexte, il faut saluer les efforts du théologien suisse Hans Küng qui promeut inlassablement une «éthique des religions pour la paix».

⁶ Jean Daniel, le directeur du *Nouvel Observateur*, s'est écrié un jour : «La paix dans le monde : oui. Sans les religions, évidemment !»

⁷ A ma connaissance, le Concile Vatican II et le Catéchisme de l'Église catholique ont renoncé à l'expression traditionnelle d'Église «militante» pour préférer l'Église «pérégrinante» (cf. *Lumen gentium* ch. VII et le *Catéchisme de l'Église catholique* n° 954 et 955).

⁸ Cf. **Albert Rouet**, *La chance d'un christianisme fragile*, Bayard, Paris 2001.

Requiem

par Guy-Th. BEDOUELLE o.p., Fribourg

The Pledge (La Promesse) de Sean Penn

Il n'en est pas des œuvres comme des personnes : elles ont parfois plusieurs vies. Tel est le cas du scénario de film qu'écrivit Friedrich Dürrenmatt en 1958 pour le producteur Lazare Wechsler et sa compagnie Praesens de Zurich, qui incarnait alors le cinéma suisse depuis plus de trente ans. Le film fut réalisé par le cinéaste Ladislao Vajda sous le titre *Ça s'est passé en plein jour (Es geschah am hellichten Tag)* avec Gert Fröbe et Michel Simon dans un petit rôle. Selon Freddy Buache et Hervé Dumont, dans leurs ouvrages qui font autorité sur le cinéma suisse, ce film sur un assassin de petites filles était assez banal.

Sans doute conscient de cela, la même année, Dürrenmatt transforma considérablement le scénario en un roman intitulé *Das Versprechen*, d'ailleurs aimablement dédié au producteur et au réalisateur. Il a été très bien traduit en français par Armel Guerne, en 1960, sous le titre *La Promesse*. Comme pour donner une autre vie à l'œuvre, ce texte vient d'être porté de nouveau à l'écran par Sean Penn, le célèbre acteur, qui a réalisé déjà deux bons films, en particulier l'étonnant *Indian Runner*.

Casser le cadre du polar

Le livre porte un sous-titre énigmatique : *Requiem pour le roman policier*. On ne pouvait attendre de Dürrenmatt qu'il place son intrigue dans le cadre tout fait et stéréotypé du roman policier classique, avec la découverte finale et nécessaire de l'assassin, évi-

demment le plus insoupçonnable des personnages, en un jeu où le plus surprenant devient le plus attendu.

Rien de cela dans la vie, fait dire Dürrenmatt à l'un des personnages : «Ce contre quoi je veux protester de toutes mes forces, c'est la manière dont vous conduisez vos romans. Parce que, pour ce qui est de tricher, alors là, permettez ! on y va un peu fort ! Pour vous, c'est la logique qui fait le fond de tout : l'intrigue, le scénario, c'est comme un jeu d'échecs avec ses règles et ses pièces : ici, l'assassin, là, la victime ; ici, le complice, là, le bénéficiaire ; ceux qui savent et ceux qui profitent. Connaissant bien les règles du jeu, il faut et il suffit que votre détective reprenne la partie à son début, et hop ! voilà l'assassin découvert, confondu, et la justice triomphante. Une fiction pareille, cela me fait voir rouge ! Car le réel, le concret n'a que très peu affaire avec la logique.» On l'a compris, Dürrenmatt se sert de la fiction pour déconstruire les règles de la fiction du roman policier, comme il l'avait fait auparavant dans *Le Juge et son bourreau* et *Le soupçon*.

La Promesse est le récit d'une enquête apparemment absurde, puisque le coupable a été arrêté, a avoué et s'est suicidé. Un commissaire de police la poursuit cependant, contre l'avis de tous, et pour elle, il va perdre santé, réputation et même raison. Avec une terrible habileté, Dürrenmatt raconte ainsi l'histoire pathétique de quelqu'un que son intuition n'a pas trompé, mais dont les circonstances feront qu'il ne saura jamais qu'il a eu raison. C'est donc la vie avec ses faux-fuyants, ses détours, ses paradoxes, ses



Jack Nicholson, en commissaire tenace et tourmenté.

malheurs, qui fait irruption dans le cadre irréel et préfabriqué du roman policier.

On peut comprendre ce qui a attiré Sean Penn dans ce récit qu'il suit presque pas à pas, mais qui, au lieu de se passer entre Coire et Zurich, est transposé dans le Minnesota enneigé. Lui aussi, sans doute, estime qu'il faut rompre avec la production en série des films policiers, en casser le cadre pour que puisse s'y introduire la folie de la vie, les échecs, les questions sans réponse, les attentes sans fin, mais aussi le travail obstiné de ceux qui veulent arriver à débusquer, à démasquer le mal, comme ce commissaire en a fait la promesse à la mère de la petite fille assassinée en plein jour dans la forêt.

Le cinéaste devait trouver un acteur qui puisse porter le rôle du commissaire capable de tout sacrifier pour tenir sa promesse. C'est Jack Nicholson qui l'assume. Au-delà de tout le cabotinage qu'on pouvait craindre, vieilli, abîmé, l'acteur sait faire sentir l'usure et le

pathétique du personnage. Sean Penn a trouvé ses références avec les citations des photos de Robert Frank sur l'Amérique profonde et désolée. Il accentue aussi les allusions à la *Nuit du chasseur*, l'unique et terrifiant film de Charles Laughton, tourné en 1955 sur un thème parallèle.

L'esthétique de *The Pledge* est parfois discutable avec ses effets de surimposition des images, mais tire parti de la magie des paysages enneigés, qui ajoute du silence à la désolation. Mais surtout, Penn a su entrer, plutôt intuitivement semble-t-il, dans ce scepticisme profond, ce sentiment presque religieux de l'absurdité du monde, dont on a pu parler à propos de Dürrenmatt. Certes, le film, comme le livre, s'achève sur la destruction de la victime comme du bourreau, et même du justicier. Pourtant subsiste en nous la trace indélébile et paradoxale d'une promesse tenue.

G.-Th. B.

Le sacré dans l'Égypte ancienne

par Geneviève NEVEJAN, Paris

*Reflets du divin, antiquités pharaoniques et classiques d'une collection privée**

Déjà détenteur d'une importante collection d'œuvres relatives à l'Égypte ancienne, le Musée d'art et d'histoire de Genève était l'institution la plus susceptible d'accueillir l'exposition *Reflets du divin*. Jean-Henri Menu, qui dirigea en 1820 la première expédition prussienne en Égypte, le consul Bernardino Drovetti et Edouard Naville, premier titulaire de la chaire d'égyptologie de l'Université de Genève, avaient contribué par leur générosité à l'enrichissement des collections du musée suisse. C'est à une collection privée que ce dernier s'attache aujourd'hui en présentant un ensemble d'une exceptionnelle richesse qui retrace près de 4000 ans d'histoire de l'Égypte ancienne à la période romaine.

Toute collection, quand bien même elle serait là constituée sur trois générations, témoigne toujours d'une étonnante cohérence. Celle-ci relève, en la circonstance, de la dimension spirituelle des œuvres rassemblées, en dépit de leurs origines très diverses. Les figurines de la fin de la préhistoire (vers 4000 av. J.-C.) étaient peut-être déjà des représentations de divinités de la fertilité, même si cette interprétation demeure très hypothétique. On connaît, avec plus de précision, le culte dédié au soleil auquel revenait la mission de protéger l'Égypte, d'établir l'ordre et d'assurer le cycle de la vie et l'équilibre du cosmos. Tout animal régis par le règne du soleil portait dès lors la marque de la divinité. Au faucon évoqué par une statue en

bronze de la Troisième période intermédiaire (1070-665 av. J.-C.) était identifié le roi vivant, parce qu'il avait été une incarnation d'Horus et le fils de Rê. Il présidait aussi aux cérémonies funéraires du roi défunt auquel il ouvrait les portes du ciel et de l'éternité. Tout un bestiaire représenté sous la forme de statuettes en bronze renvoie à l'envie à ce cycle des métamorphoses, qu'il s'agisse de tel dieu taurin de l'époque romaine ou d'une mangouste de la Basse époque (664-332 av. J.-C.) auquel le demiurge Atoun empruntait parfois la forme.

Figures du panthéon égyptien

Amon, souvent désigné comme le «roi des dieux», est considéré comme l'une des plus importantes figures du panthéon de l'Égypte ancienne. Il était le souffle créateur primordial et, à ce titre, peut être assimilé au soleil et à la fécondité ou au dieu du vent. Les sanctuaires prestigieux de Karnak et de Louksor lui dédièrent des «temples de millions d'années». Il devait son exceptionnelle aura à des circonstances largement politiques.

Les plus anciens documents de la fin de l'Ancien Empire le mentionnent essentiellement comme une modeste divinité locale,

* Au Musée d'art et d'histoire de Genève, du 30 août 2001 au 3 février 2002.

issue d'un village près de Louksor (Thèbes). Au lendemain de l'effondrement des structures politiques de l'Ancien Empire, les instances du pouvoir éprouvèrent la volonté de redéfinir une nouvelle capitale religieuse. Au culte de Montou et à ses vertus guerrières succéda celui d'Amon, divinité infiniment plus pacifique. Dès l'origine, il emprunta son apparence à celle du dieu Rê, puis les mythes lui supposèrent l'aspect d'un jars qui préside à la naissance d'un œuf primordial d'où est issue la création. La Statuette d'oie du Nouvel Empire (X^e-IX^e siècles av. J.-C.) évoque la volière du temple de Karnak où des palmipèdes s'ébattaient dans les eaux du lac sacré. La représentation de la divinité sous cette forme reste cependant rarissime, autant que les représentations parvenues jusqu'à nous. Liée aux rites funéraires, sa présence est attestée dans les sépultures où elle évoquait l'espoir de régénération du défunt.

Hormis Thèbes, Memphis a aussi été un centre politique et religieux important. Sa situation au point de jonction de la Haute et de la Basse-Egypte explique son développement économique durable. Ses activités commerciales, ses arsenaux, son port fluvial jouèrent un rôle non négligeable dans la diffusion de ses cultes. Placée sous l'égide du dieu Ptah, Memphis dédia à ce dieu créateur une vaste iconographie.

Il avait pour parèdre la redoutable lionne Sekhmet, divinité à la fois troublante et ambiguë. Elle figurait la force destructrice et hostile du dieu Ptah qui se manifestait par la brûlure du venin qu'elle crachait ou par la morsure de la lionne. Elle était également assimilée au désert menaçant des territoires bordant le Nil. Un autre mythe fait de Sekhmet, «l'œil vengeur» capable de mater une rébellion. Les différentes statuettes de la déesse reflètent par leurs attributs foisonnants la complexité de cette divinité ambivalente. L'une d'elle la représente avec un corps de femme et une tête de lionne surmontée d'un cobra. Sa coiffe ornée de

plumes droites est dotée de cornes de gazelle. Si sa tête de lionne et le cobra invoquent son aspect destructeur, à l'inverse les cornes de gazelle peuvent être mises en relation avec la crue du Nil qu'elle était capable de provoquer, mettant ainsi un terme à la sécheresse.

L'éternité dans l'au-delà

Les cultes avaient tous pour but d'assurer la pérennité du cycle de la vie. D'où l'importance dédiée, à tous les moments de son histoire, aux rites funéraires qui ont, par ailleurs, fasciné plusieurs générations de chercheurs. Tout individu était doté d'un nom, d'une énergie vitale (le ka), d'un pouvoir de mobilité (le ba) et d'une mémoire consciente, le cœur. Ces différents principes, séparés au moment de la mort, étaient considérés comme éternels, à l'exception du corps dont on chercha à assurer la préservation par les techniques de la momification. Les viscères, parties putrescibles du corps, étaient placées dans des vases canopes. Les quatre urnes funéraires, présentées dans l'exposition, étaient placées sous la protection des quatre fils d'Horus. Le corps était déshydraté, puis entouré de bandelettes entre lesquelles étaient placés des extraits des Livres des morts et des amulettes. La tête était recouverte d'un masque censé retranscrire les traits du défunt et assurer sa survie dans l'au-delà.

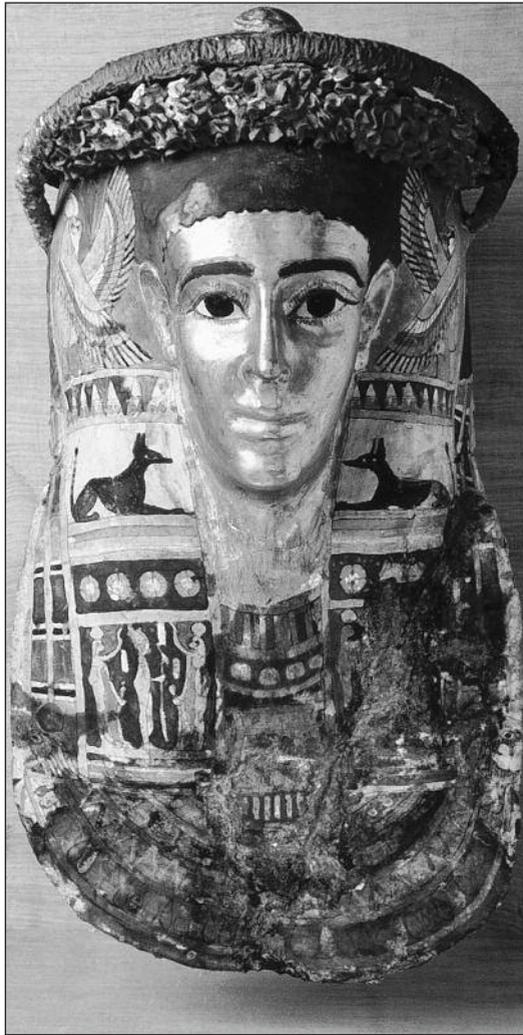
Provenant de la collection Pierre Loti et sans doute d'époque romaine, le Masque doré (II^e siècle après J.-C.) remplissait les mêmes fonctions. L'or, qui recouvrait traditionnellement le visage, renvoyait à la chair des dieux et au désir d'éternité du défunt. Le décor foisonnant était avant tout rituel et symbolique. La présence du faucon protégeait le crâne, les canidés y assuraient la protection de la nécropole. Osiris était aussi représenté sur le plastron. Le défunt était entouré de pièces de mobilier, objets

rituels, parfums qui assumaient un rôle rétrospectif et prospectif. Une stèle assortie de tables d'offrandes était placée dans une chapelle vouée au culte funéraire. La survie dans l'au-delà s'effectuait par le biais d'offrandes, ce qui explique la représentation fréquente de celles-ci sur les stèles funéraires, notamment sur celle du Fayoum qu'un fils aîné dédia à son père.

Le mythe osirien se situe au cœur de ces pratiques funéraires. Le plus ancien recueil

funéraire pharaonique, les Textes des Pyramides, mettait déjà en place la triade divine. Issu de la troisième génération de la cosmogonie héliopolitaine, Osiris règne sur l'Égypte à la suite de son père Geb. Jaloux, son frère, qui occupait les contrées arides, le fit assassiner. Découpé, son corps fut dispersé dans toute l'Égypte. Isis, épouse fidèle d'Osiris, recueillit les lambeaux de sa dépouille qu'Anubis reconstitua et embauma. La magie permit à Isis de donner à son royal époux un fils posthume, Horus.

Les vicissitudes d'Osiris et de son enveloppe charnelle en firent le symbole du salut et le garant d'une existence dans l'au-delà. L'assimilation d'Osiris au roi défunt s'étendit rapidement, si bien que chacun eut droit de porter à sa mort l'épithète d'Osiris, suivie de son nom. Placé au centre des croyances funéraires, la ferveur populaire en fit la personnification de la quête d'éternité. La Statuette du dieu Osiris (Basse époque, 664-332 av. J.-C.) prend une apparence qui renvoie directement au mythe. Première momie de l'Égypte ancienne, Osiris est représenté enveloppé d'un suaire. La couronne et le sceptre y mettent en exergue la souveraineté qu'il exerça sur l'Égypte et ensuite dans l'au-delà.



Masque funéraire doré, époque romaine, II^e siècle après J.-C.

Période classique

Soucieux d'une cohérence historique, religieuse et artistique, le Musée d'art et d'histoire de Genève n'a retenu de la période hellénistique et romaine que les œuvres entretenant des liens avec l'Égypte ancienne. Au lendemain de la disparition d'Alexandre le Grand, survenue en 323 av. J.-C., Alexandrie devint un foyer culturel important. Le goût de la divinisation s'appliqua aussi à Alexandre le Grand auquel Ptolémée I^{er} institua un culte, cela en l'honneur du fondateur de la ville qui porte encore son nom. Son Portrait daté du I^{er} siècle et la Figurine d'Alexandre cosmocrator (III^e-II^e

siècles av. J.-C.) sont exemplaires de ces nombreuses représentations du souverain exécutées en Egypte.

Sous la dynastie des Lagides ou des Ptolémées, l'art se nourrit de cette nouvelle culture qui privilégie le mouvement, le naturalisme et avec lui l'expression des sentiments. Le Portrait de Ptolémée VI (II^e siècle av. J.-C.) témoigne de ce genre qu'on aborde désormais de manière différente sous l'égide de la Grèce hellénistique, avec effectivement un nouveau rapport au modèle, une quête de la ressemblance et des valeurs expressives. On assiste enfin à des phénomènes de syncrétisme dont résulte le Buste de Sérapis en Zeus-Ammon (III^e-II^e siècles) provenant d'Alexandrie.

Durant la période romaine, on assiste à un phénomène d'influences en sens inverse. Dès 105 av. J.-C., la cité campagnienne dédie un temple à Sérapis. Quant à Isis, elle fait l'objet d'un culte à Pompéi. Si Agrippa, Auguste et Tibère s'opposèrent à ces divinités étrangères, à l'inverse Caligula les officialisa en se faisant lui-même initiateur aux mystères d'Isis à laquelle fut consacré un temple au Champ de Mars. Au lendemain de son incendie en 80 de notre ère, Domitien reconstruisit le temple où furent liés le Tibre et la représentation allégorique du Nil. Enfin, au III^e siècle, un sérapeum aux dimensions gigantesques fut élevé sur le Quirinal par Caracalla qui, par ailleurs, avait visité l'Égypte en 216.

Les Romains trouvaient sans doute à ces cultes des réponses à leurs espérances de salut. Autant dire que Rome préfigurait là le succès du christianisme, qui allait s'imposer en Occident, ruinant du même coup les vestiges de croyances issus de l'Ancienne Égypte.

Il conviendra aussi de rappeler qu'avant de retracer l'antiquité égyptienne, grecque et romaine, l'exposition *Reflets du divin* reflète l'histoire d'une collection privée et la personnalité de la famille qui en a assurée la constitution. Si la qualité et la rareté

des pièces ici rassemblées laissent entendre des moyens matériels, ces mêmes qualités exigent aussi un investissement en temps, une énergie et une détermination que seule la passion d'un amateur d'art véritable peut expliquer.

C'est dire que l'institution genevoise rend aussi hommage par le biais de cette présentation à la volonté d'un collectionneur. Elle souligne l'importance des liens qui se tissent heureusement entre institutions et collectionneurs privés. Tant il est vrai que l'histoire de l'art ne se résume pas à la création d'œuvres, mais qu'elle dépend aussi, de manière déterminante, de leur diffusion qui en permet l'analyse, la compréhension et l'appréciation.

G. N.

À NOS ABONNÉ(E)S

Dons, abonnements, réabonnements, vous êtes nombreux à nous manifester votre fidélité. Nous vous en remercions très chaleureusement.

Mais notre lectorat actuel (2500 abonnés payants) pour se maintenir à ce niveau doit encore grandir. Nous comptons sur vous pour atteindre des personnes qui ne sont pas encore abonnées et pourraient le devenir. Vous pouvez faire connaître **choisir** et inciter vos parents, amis et connaissances à s'abonner ou leur offrir :

un abonnement à **choisir**

Renseignements :

Geneviève Rosset, administration
18, r. Jacques-Dalphin, 1227 Carouge
☎ 022/827 46 76

«Mais les amis sont là»

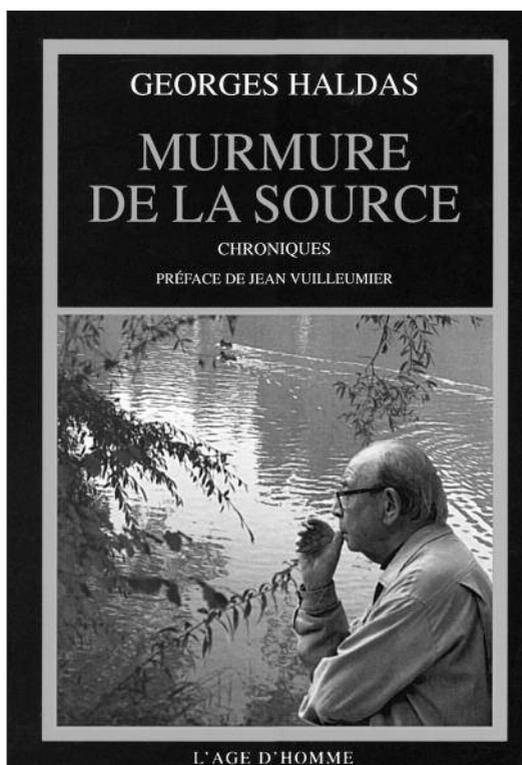
par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Georges Haldas a pris congé de nous discrètement. Il est sorti des colonnes de cette revue par une petite porte, sans mot dire et sans crier gare (ou bien n'étais-je pas attentif ?), lui dont la voix, qui ébranlait les piliers du Temple, de la Synagogue et de l'Eglise, durant vingt ans nous éveilla chaque mois comme le muezzin convoque à la prière la foule des croyants.¹ Mais Georges Haldas lui ne prie pas, à moins qu'écrire ne soit prier, et ce n'est pas non plus un croyant au sens dogmatique du terme. C'est un scribe et un éveilleur. Il ne récite aucun catéchisme et ne jouit pas davantage des congés sabbatiques de la vie contemplative.

Au centre, la relation

Mais en partant il nous a laissé un livre et même deux, n'étant pas de ces écrivains qui se font un orgueil et presque une coquetterie de se taire ou de voiler leur pensée. Haldas ne mâche jamais la sienne, encore qu'il la mastique. Il écrit donc, comme le recommandait Nietzsche, parfois avec un marteau pour les sourds de cœur et d'oreille que nous sommes, avec une rage patiente et obstinée, quelques rancœurs tenaces et de solides préjugés sans lesquels un homme ne serait qu'un fétu. Souvent il nous surprend, car il n'est pas latin et que ses mots ne sont pas toujours les nôtres : graine, source, germination, autrui, relation à l'Autre... mais ce sont les siens et il nous les fait bien comprendre. C'est avant tout un fils des Balkans, un enfant de l'Unité.

Son christianisme, si l'on peut dire, n'est ni augustinien (chez qui l'amour est trop souvent synonyme d'attachement, de souffrance, de crainte et de tremblement, de



chantage sentimental, ce que Pierre Gripari nommait «truc de gonzesse») ni d'ailleurs pélagien. Saint-Cyran et Ignace ne semblent pas être ses auteurs de chevet. Par-dessus tout, il déteste le dolorisme esthétisant qui fut quand même un peu celui de la Contre-Réforme, la délectation morose, les crises de nerfs et la langueur

efféminée qui accompagnent assez souvent les dévotions catholiques (comme celles d'un Mauriac), et je crois qu'il abhorre tout autant Calvin au nom d'une certaine idée frondeuse de la liberté. Il ne faut pas non plus le chercher du côté de l'Ecclésiaste et de Cioran.

L'esprit français (cet éternel cliché avec le charme slave et l'éternel féminin) l'insupporte, comme il insupportait d'ailleurs Dostoïevski, sauf quand il a pour organe un Pascal, un Saint-Simon ou un Baudelaire et qu'il n'est pas le fac-similé ou la caricature de lui-même. Un Français de chez nous, par exemple, qu'il aime, et on ne s'en étonne guère, c'est Georges Bernanos. Et nous, nous aimons Georges Haldas, qui est notre exact contraire, car c'est un homme en guerre et en colère. Plus brûlant peut-être que simplement chaleureux. La brûlure installe une distance qui marque le chemin à parcourir pour s'extirper de notre borborygme et soulever notre tête de notre mol oreiller. Car l'amour n'est le plus souvent que désir de possession, tyrannie ou esclavage et cela tout à la fois.

Comme il hait le monde et les salons, qui en ont disparu, il va chercher la vie dans les bistrottes et sur les trottoirs. C'est un évangéliste. Je veux dire par là que son climat mental est celui des Evangiles, comme l'était celui de Dostoïevski et de Dickens. Quand tout le monde est réuni autour du samovar, du gin ou de la vodka et que l'on se met à parler en langues dans une espèce de petite pentecôte un peu convulsive, Haldas est présent. Il vit dans un certain tremblement apocalyptique, me semble-t-il, mais sans aucune crainte, car si comme Pascal il ne veut pas nous laisser dormir, comme Cingria il a confiance. Il peut dormir dans une barque sous un ciel orageux.

Ce n'est pas du tout un philosophe. Les idées en tant que telles ne l'intéressent pas. Son Dieu n'est pas celui des philosophes, ni des théologiens. Est-ce pour autant celui des mystiques ? Je n'en suis pas trop sûr. Ni Allah ni le Jéhovah des puritains anglo-

saxons ni *ce salaud de Zeus*, comme le dit textuellement Sophocle. Dieu d'Abraham et de Jésus, sans aucun doute. Arrêtons-nous là. Le Christ en tout cas est sa référence unique, essentielle, absolue. Un Christ plus orthodoxe que catholique, sévère et glorieux, sorti à jamais du tombeau et donc à jamais vivant. Ne se souvenant peut-être même plus du jardin des Oliviers ni du Calvaire.

N'étant ni romancier (et il serait intéressant de se demander pourquoi) ni philosophe, il est chroniqueur et poète, comme l'attestent une fois de plus les deux livres de lui récemment parus.² Poète, il l'est d'abord dans ses chroniques où il cherche à retrouver ce qu'il appelle *L'Etat de Poésie*³ et qui me fait parfois penser au climat des *Rêveries* de Jean-Jacques, mais Haldas n'a pas besoin de fuir l'approche des humains et d'aller en barque sur le lac de Bièvre. Le bonheur, il le goûte de préférence en compagnie. Et c'est là que la relation à l'Autre, comme il dit, est pour lui si importante.

Dans ses chroniques, il a par exemple une façon renversante non pas d'attraper le fait divers, qui serait purement anecdotique, mais de s'immerger dans le quotidien jusqu'à en extraire le noyau surnaturel, noyau de grâce et de béatitude qu'il recèle forcément et à côté duquel passe un Cioran.

Durée et instant

Il y aurait toute une étude à faire sur le style de Georges Haldas, qui a d'ailleurs peut-être déjà été faite, et qui vient en partie de ce rythme qui règle ses pensées. Ce que l'on perçoit parfois comme une répétition n'est chez lui que le retour indéfini d'une forme qui cherche à s'accroître par son insistance, par son alliance avec la durée, par le fait qu'elle s'impose et tire de soi, à force de patience et de longueur, autre chose et plus qu'elle-même. On dirait que la durée a pris en charge ces deux ou trois périodes qui composent parfois l'es-

sentiel d'un long développement, qu'elle a pour mission de les mêler à son mouvement afin d'obtenir d'elles le fruit qu'elles semblaient incapables de porter. Comme Péguy, à sa manière, il ne quitte les mots qu'après qu'il leur ait fait tout dire. «Nous ne vous laisserons pas, Seigneur, que vous nous ayez bénis.»

André Rousseau, je crois, distinguait deux littératures, celle du bonheur et celle du salut. Chez Haldas, elles se rejoignent. La minute peut être heureuse et le temps autre chose qu'une malédiction et une source d'angoisses. Pas de course à l'abîme, à l'extrême, au précipice comme chez un Georges Bataille. L'extase monte sans violence de cette immersion confiante dans l'instant.

Poète en prose, mais aussi en vers, et par là il faut entendre le vers régulier, l'autre n'étant qu'un imposteur. Avec Haldas, la poésie française recommence. Elle semble renaître à elle-même dans son cours régulier, naturel, fluide et musical et retrouver le lit dont on avait voulu la faire sortir, s'écartant, comme sous l'effet d'une révélation, du maquis d'obscurités et de préciosités qui menaçait de l'étouffer, pour revenir à des objets plus conformes à son destin, les étreindre et s'y accomplir.

La poésie de Georges Haldas est nue. Rien n'y peut s'ajouter à la faible clarté de lait et de phosphore dont le corps humain et l'âme humaine sont pour ainsi dire la source. L'homme est dans cette poésie dépouillé et désarmé. Offert au monde, sans défense, sans ruse et sans secret, comme dans la mort et la prière. Poésie qui s'ouvre sur le silence et sur la solitude, qui respire de silence et de souvenir.

Mais toi aussi, mémoire
Un jour tu t'en iras
Sur un chemin obscur
Par une nuit sans nom.

Rien ne frappe son regard
qui ne lui soit familier.

Ô pas dans le brouillard
Et gares désertées.

Poésie éminemment audible et mémorable car revenue à une simplicité, à une pureté et à une identité somme toute élémentaires : la table et la tonnelle, les amis, présents et morts, la maison, la femme perdue. Et les années si bonnes et les années si tristes. Car le Dieu qui sala la terre a parfois la main légère et les jours éclatent avec douceur.

On parle à la terrasse
Et la mort nous observe
Mais les amis sont là
Nos joies sont à ce prix.

Car bien avant la pluie
Tout était déjà là
Et la source dans la nuit
Refait dans son murmure
Tout le terrain perdu
(.....)
Léger sera le pain
Qu'à peine on touchera
Léger aussi le vin
Car nos corps de lumière
N'en auront plus besoin.

Georges Haldas était parti, voilà qu'il nous revient, avec et sans les mots.

G. J.

¹ Entre 1980 et fin 2000, **Georges Haldas** a publié des chroniques mensuelles dans **choisir**. Elles ont été rassemblées et publiées en un volume intitulé *Murmure de la source, chroniques*, l'Age d'Homme, Lausanne 2001, 480 p.
² **Georges Haldas**, *Poésie complète*, l'Age d'Homme, Lausanne 2001, et *Murmure de la Source, chroniques*.

³ *Carnets 1973* et *Carnets 1979*, l'Age d'Homme, Lausanne 1977 et 1981, 264 p. et 254 p.

LE CIEL EST EN TOI

Introduction à la mystique chrétienne

par Michel Cornuz

Labor et Fides, Genève 2001, 264 p.

Sous ce titre emprunté à Angelus Silesius, le pasteur réformé Michel Cornuz offre au public intéressé une belle initiation à la mystique chrétienne. Il s'y applique en se référant aux représentants les plus connus de cette forme de spiritualité. A partir d'un texte de Maurice Zundel, il évoque les expériences du quotidien qui peuvent ouvrir à la dimension mystique. Puis il cite et commente Maître Eckhart, St François d'Assise, St Jean de la Croix, Ste Thérèse d'Avila, Mme Guyon, Thomas Merton, Simone Weil, Etty Hillesum, Antoine Bloom et bien d'autres encore.

Son chemin passe par un voyage en intériorité, par le détachement dans la prière et dans l'existence, par l'évocation de la «nuit mystique», par la nécessaire sortie de soi pour goûter la présence de Dieu et en vivre. En conclusion, Michel Cornuz présente St François d'Assise comme la figure du mystique accompli, qui joint pleinement l'union à Dieu et le service des plus pauvres.

Dans un monde dominé par le rendement matériel, j'estime cet ouvrage particulièrement bien venu et il me fait penser à la prophétie de Karl

Rahner à laquelle j'adhère pleinement : «Le chrétien de demain sera mystique ou il ne sera pas.»

Raymond Schmidt

OÙ COURS-TU ?

Ne sais-tu pas que le ciel est en toi ?

par Christiane Singer

Albin Michel, Paris 2001, 180 p.

Pascal le disait déjà : «Tout le malheur de l'homme vient de ce qu'il ne sait rester face à lui-même.» Le divertissement qu'il dénonçait, c'est ce que Christiane Singer appelle la fuite de nos contemporains devant eux-mêmes. «En courant, l'homme moderne tente désespérément d'esquiver les fantômes qu'il s'est créés», écrit-elle dans ce recueil de réflexions consignées au fil de ses activités d'écrivain, de conférencière, d'animatrice de séminaires de développement personnel ou d'accompagnement aux mourants.

Il en ressort une éthique personnelle, faite d'emprunts synchrétiques. «Quand tu vas pour couper le bois, je suis dans le bois, quand tu soulèves la pierre, je suis sous la pierre», écrivait St Thomas d'Aquin, prolongé par la parole de Christiane Singer : «Là où tu es je suis aussi. Etre là, il n'y a rien d'autre.»

Puisant au fil de ses quêtes chez certains écrivains et mystiques, dans le Talmud, chez les soufis ou tel maître chinois, l'auteur construit un chemin

exigeant et généreux vers l'autre et vers Dieu. Le secret réside pour elle dans une inlassable attention au monde et dans le refus des artifices.

Valérie Bory

ÉLOGE DE LA FAIBLESSE

par Alexandre Jollien

Cerf, Paris 2000, 106 p.

Que faut-il pour être capable d'aborder avec autant d'humour et de finesse, de profondeur et de vérité, un thème aussi douloureux et complexe que celui de l'handicap ? Probablement, comme Alexandre Jollien, le vivre dans sa propre chair, l'avoir pris en compte comme une réalité inéluctable, et avoir toujours cru que l'usage de toutes les ressources, même les plus infimes, permet d'accéder à une vie pleinement humaine...

L'ouvrage est assez court et assez enlevé pour être lu trois fois. Educateur auprès de personnes handicapées, je l'ai d'abord reçu comme le délicieux récit - souvent aigredoux mais jamais vinaigre - de ce qu'un résident peut vivre dans une institution comme celle où je sévis. En me consolant de ce que nous ayons su apprendre, avec le temps, à éviter les erreurs les plus grossières. En mesurant aussi le chemin à parcourir pour parvenir à cette interdisciplinarité idéale où la personne objet de nos soins serait reconnue comme spécialiste incontournable de sa propre situation - toujours unique.

Il faut bien une seconde lecture pour approfondir la question de la normalité, présentée comme la trame du texte, et qui a taraulé l'auteur depuis qu'on lui a fait comprendre qu'il était différent. Il la pose en philosophe, sous la forme du débat socratique : vous pouvez imaginer la réponse. Pourquoi donc avoir intitulé ce livre *Eloge de la faiblesse*, alors qu'il parle tant d'intelligence de la vie, de sagesse, de persévérance inouïe dans l'effort, de force morale ? Au terme de la troisième lecture, j'ai eu le sentiment de commencer à comprendre le message d'Alexandre, lorsque je me suis surpris à interroger mes propres limites, mes handicaps.

Jean-Jacques Raviglione

Religions

L'APPEL DE L'ESPRIT

Eglise et société

par Georges Khodr
parf, Paris 2001, 348 p.

Emouvant ouvrage où se livre théologiquement un grand de l'Eglise orthodoxe d'Antioche, Georges Khodr. Son discours oscille entre un traité de théologie spirituelle et une anthologie de ses réflexions personnelles, en tant qu'Arabe et chrétien, sur des questions telles que la technologie, la guerre ou l'Etat. C'est toujours en homme d'Eglise que le métropolitain parle.

Il dit des vérités, ose des ouvertures, souvent autocriti-

ques, c'est-à-dire se basant sur une relecture de sa propre tradition chrétienne. Le style est percutant et va droit au cœur. Si le fil conducteur de son ouvrage est l'Eglise, son appui bibliographique sont les orthodoxies, aussi bien arabe que slave. Flamboyante célébration du christianisme dans tous ses états !

On regrettera peut-être l'absence de références en bas de page, ce qui oblige à consulter la sommaire page des sources en fin de livre. Mais cet ouvrage démontre que la connaissance parallèle de l'Eglise en Occident et en Orient demeure le qualificatif incontournable pour la cause de l'œcuménisme.

Thierry Schelling

MARIE

Un regard juif sur la mère de Jésus

par Schalom Ben-Chorin
Desclée de Brouwer, Paris 2001, 255 p.

Avec la modestie et l'authenticité que nous lui connaissons, l'auteur, né à Munich en 1913, arrêté à plusieurs reprises par la Gestapo, émigré en Israël où il mourut en 1999, n'a pas écrit un ouvrage à « caractère scientifique », mais a posé « un regard juif » sur la mère de Jésus. Il avance des convictions personnelles qui, précise-t-il, n'engagent en rien le judaïsme. Sa relecture de l'histoire humaine de Jésus (qui s'arrête à la résurrection alors que l'histoire du Christ com-

mence...) et de celle de sa mère peut contribuer à un dialogue clarifié entre juifs et chrétiens. Tout au long de son travail, l'auteur s'est efforcé de ne pas aller au-delà des textes qu'il a analysés dans leur contexte juif. Avec cet ouvrage, il termine sa trilogie consacrée à Jésus, à sa mère et à Paul, l'apôtre des Gentils.

On sent dans sa démarche une formation de théologien, d'historien en histoire comparée des religions, une sensibilité de poète, mais aussi un réel désir de réconciliation. Il a été, en ce sens, un pionnier exceptionnel dans la deuxième partie du XX^e siècle.

Si ses intuitions sont audacieuses, la délicatesse de ses sentiments est grande. Il se laisse éclairer et par la littérature hébraïque de l'époque et par la littérature juive hellénistique. Il connaît clairement ses limites et ne prétend pas présenter l'essence du christianisme ni son mystère, mais en propose une remontée aux sources juives. Ainsi Marie, si peu mentionnée dans les Evangiles, redevient la mère juive « Myriam ». Elle nous est présentée comme une femme exemplaire, une mère courage et une sœur universelle.

L'image de Marie, nous dit-il, est enveloppée de sept voiles tissés par la tradition, la liturgie, le dogme, la légende, l'art, la poésie et la musique. Il a paru important à l'auteur de dévoiler cette image, afin de révéler la face juive d'une jeune mère de Galilée.

Marie-Luce Dayer

Missions

COULEURS D'AVENTURE AFRICAINE

Une vie missionnaire

par Raymond Girod

A la Carte, Sierre 2001, 130 p.

Cet ouvrage relate une page essentielle de l'évangélisation, quand celle-ci rimait avec éducation et développement à dimension locale. Racontant ses réussites et ses échecs, le Père Raymond Girod de Monthey (VS) livre avec humour et pudeur les innombrables facettes de son étonnante vie religieuse, plus spécialement trente et une années au Gabon, racontées à l'aide de multiples anecdotes touchant à des domaines différents de la vie quotidienne (culture du poivre, fétichisme, condition féminine, etc.).

L'auteur retrace une réelle épopée : la vie missionnaire, de la fin de la colonisation jusqu'en 1977, date à laquelle un événement pénible, survenu dans sa vaste mission, le contraint à rester en Suisse.

Ni cours de missiologie ni traité de pastorale, ce livre n'a pour ambition que de ne pas laisser tomber dans l'oubli la somme d'expériences dont ce missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit a été l'acteur ou le témoin. Tel un papillon, le lecteur s'attardera sur quelques fleurs que sont la reconnaissance envers les religieuses gabonaises ou l'engagement des missionnaires laïcs. On apprendra, tout au long de ce récit écrit dans un langage simple et accessible à tous, combien les

religieux ont été obligés de composer avec un milieu aux antipodes du monde occidental, sur le plan géophysique comme sur le plan culturel.

Si les objectifs de la mission ont évolué, il n'en demeure pas moins que les témoignages de valeureux apôtres ont laissé une empreinte positive dans la société gabonaise. C'est le mérite de cet opuscule que de nous le faire découvrir ou redécouvrir.

Elisabeth Allaz

DICTIONNAIRE ŒCUMÉNIQUE DE MISSIOLOGIE

sous la direction de Ion Bria, Philippe Chanson, Jacques Gabelle, Marc Spindler
Cerf, Paris 2001, 394 p.

Dites-moi la mission... en cent mots ! Pari réussi par les co-auteurs de ce lexique de la mission, ouvrage œcuménique puisque les écrivains orthodoxes côtoient les catholiques et les protestants. Joli redressement de l'histoire : autrefois, les confessions se divisaient sur la question et la pratique de la mission ; aujourd'hui, elles s'unissent pour en définir le vocabulaire !

Chaque entrée est bien résumée, largement étoffée par une bibliographie adéquate, et il n'est pas rare de voir un membre d'une Eglise chrétienne présenter l'histoire ou la théologie en la matière d'une autre Eglise-sœur. La préface fait état de la circonférence linguistique de l'ouvrage, à savoir la francophonie. Mais c'est une

nécessaire présentation dans le monde francophone, des divers mouvements, théologies et pastorales traitant de la mission qui agitent les autres aires culturelles du globe.

Très didactique et soigné dans sa typographie, ce dictionnaire ouvre cent lucarnes sur la mission chrétienne à travers les âges et les terres.

Thierry Schelling

Littérature

LA CHAIR ET LA LUMIÈRE

par Christian Birgin

Desclée de Brouwer, Paris 2001, 156 p.

Amoureux du peintre Georges de la Tour, l'auteur va s'appliquer à nous restituer sa vie. Une vie dont on ne sait, à vrai dire, que très peu de choses. C'est en contemplant ses toiles, en analysant sujets et détails qu'il va en reconstituer la trame. On se laisse prendre par la beauté du verbe, la poésie des évocations et le charme des clairs-obscur.

Pourtant on sait que tout n'est qu'imagination... mais le conteur est doué et le sujet attirant, alors on le suit pas à pas, de l'enfance à la mort. Reconnaître que ce grand peintre ne fut qu'un «petit seigneur, un de ces nobles remplis de prétentions à qui on devait obéissance et respect» nous peine, mais l'entendre nous confesser que son seul désir fut de toucher à la vérité, «que rien n'est plus aisé que de chercher

l'homme à la lueur des feux de l'amour, mais que rien n'est plus difficile que de le trouver sous le soleil de la vérité» nous rend ce seigneur fascinant.

On nous le montre la nuit, parce que peindre pour lui ressemblait à une nuit qu'il lui fallait lentement traverser. On nous le décrit peignant encore et encore la pécheresse repentante, comme pour donner raison à l'adage qui veut qu'un peintre s'obstine à ne faire naître qu'une seule et même image tout au long de sa vie.

A mesure que le fil se déroule, Georges de la Tour nous devient presque familier... c'est comme si un voile s'était soulevé pour nous permettre d'apercevoir le mystère.

Marie-Luce Dayer

REPLIQUES

Choix d'entretiens

par Friedrich Dürrenmatt
Zoé, Carouge 2000, 304 p.

Comment faire pour qu'un écrivain disparaisse entièrement derrière son œuvre, selon le vœu émis par Flaubert qui voulait qu'un auteur s'arrangeât pour faire croire à la postérité qu'il n'avait jamais existé ? Tel n'était évidemment pas le désir de Dürrenmatt, qui se donne ici à glaner dans des entretiens réunis et traduits par E. Barilier sous le titre de *Répliques*, choisies parmi les quelques quatre mille pages que constitue, paraît-il, leur ensemble, et qui sont parfois comme des minutes de paradis inattendus.

Tout le monde n'a pas le mutisme discret et minimaliste d'un Beckett, dont le même Dürrenmatt dit dans ces entretiens : «Dans sa dernière pièce, il me semble, on n'entend plus que quelques pas, puis le rideau tombe, et s'il continue de ce train, la fois suivante le rideau ne se lèvera même plus.» Merveilleux Beckett au visage de saint taoïste, qui se contentait de regarder passer le temps et qui trouvait cela si beau. Théâtre où rien n'arrive, où rien ne paraît se produire, et où cependant tout résonne.

Personne n'est plus prompt que lui à disparaître avant d'être parti. Une rencontre pour rien. L'échange de deux présences en pure perte. Pour le seul usage d'être là. Une manière de se pencher sur le vide pour ausculter le silence. Autrement volubile, prolixe et disert est notre Dürrenmatt, qui a son idée et son mot à dire sur tout, ou presque, mais à qui il sera un peu pardonné, car il ne peut s'empêcher de déborder. Autant Beckett appartient par son côté ultra concis et funambule au Nouveau Testament, autant Dürrenmatt a le verbe haut, imprécatoire et provocateur des chefs de tribu de l'Ancien Testament, le goût des drames et des histoires.

De sa grande bouche tombent des paroles guerrières, comme celles-ci : «L'écrivain cherche la vérité qui fait mal et les imbéciles la parole flatteuse» ; ou celle-là : «Nous essayons toujours de représenter la littérature comme de la littérature, donc comme quelque chose d'inoffensif. Or la littérature

est un explosif. Voilà ce dont notre monde bourgeois ne veut pas prendre conscience.» Ou encore : «Les historiens de la littérature ont aussi peu à voir avec la littérature que les théologiens avec la foi.» Et j'aime cette réflexion, qui est plus inattendue : «La Suisse romande est à mes yeux meilleure suisse que la Suisse alémanique, plus posée, plus raisonnable. Son lien à la Suisse n'est pas un lien du sang, un lien mystique...»

Gérard Joulié

Essai

NORME, FAIT, FLUCTUATION

Contributions à une analyse des choix normatifs

par Jean Clam et Jean-Luc Gaffard

Droz, Genève 2001, 240 p.

Dans notre monde bouleversé, quel rôle normatif jouent les sciences humaines et la philosophie ? Un économiste et un philosophe répondent ici par un regard croisé. Textes austères, tatillons, un peu jargonnant, mais d'une extrême rigueur. Les normes éthiques n'y sont pas confondues avec les postulats scientifiques, et les auteurs font justement droit à l'émergence de nouvelles normes nées des interactions sociales. De quoi laisser à la responsabilité humaine toute sa place.

Etienne Perrot

Livres reçus

Abécassis Armand : Judas et Jésus, une liaison dangereuse. *Editions 1, Paris 2001, 272 p.*

Alphonse de Liguori : Préparation à la mort ou considérations sur les vérités éternelles. *Saint-Paul, Versailles 2001, 372 p.*

Amsler Frédéric : L'évangile inconnu. La source des paroles de Jésus (Q). *Labor et Fides, Genève 2001, 126 p.*

Aubert Raphaël : Malraux ou la lutte avec l'ange. Art, histoire et religion. *Labor et Fides, Genève 2001, 154 p.*

Berclaz Marie-Bosco : En chemin avec Marie. Le rosaire médité. *Saint-Augustin, St-Maurice 2001, 82 p.*

Bianchi Enzo : Les mots de la vie intérieure. *Cerf, Paris 2001, 164 p.*

Bluck John : The Giveaway God. Ecumenical Bible Studies on Divine Generosity. *Nouvelles œcuméniques, Genève 2001, 114 p.*

Bonneau Guy : Saint Marc. Nouvelles lectures. «*Cahiers Evangile*» n° 117, *Cerf, Paris 2001, 68 p.*

Bouvier Nicolas : Histoires d'une image. *Zoé, Carouge 2001, 104 p.*

Büchi Christophe : Mariage de raison. Romands et Allemands : une histoire suisse. *Zoé, Carouge 2001, 336 p.*

Chalier Catherine, Faessler Marc : Judaïsme et christianisme. L'écoute en partage. *Cerf, Paris 2001, 498 p.*

Chauvet Patrick : A qui irions-nous ? Homélie année C. *Parole et Silence, Paris 2001, 234 p.*

Chouaki Aziz : Avoir 20 ans à Alger. *Alternatives, Paris 2001, 96 p.*

Christelle : De Lourdes à San Damiano. Témoignage de Christelle. *Du Parvis, Hauteville, 2001, 60 p.*

Le commerce durable. Vers de plus justes pratiques commerciales entre le Nord et le Sud. Ouvrage collectif [36148]. *IUED, Genève 2001, 352 p.*

Conférence Méditerranée - Europe. Développement, société, économie. Ouvrage collectif [35788]. *Institut Robert Schuman, Chantilly 2001, 180 p.*

Davin José : Sa vie n'a pas de prix. Accueillir et accompagner la personne handicapée. *Saint-Augustin, St-Maurice 2001, 120 p.*

Dawson Christopher : Newman et la modernité. L'épopée du mouvement d'Oxford. *Ad Solem, Genève 2001, 156 p.*

Debergé Pierre : L'amour et la sexualité dans la Bible. *Nouvelle Cité, Montrouge 2001, 208 p.*

Les défis de l'Eglise au XXI^e siècle. Ouvrage collectif

[35949]. *Saint-Augustin, St-Maurice 2001, 198 p.*

Douard-Marquis Claudine, Douard-Marquis Jacques : Porte ouverte sur l'invisible. *Favre, Lausanne 2001, 194 p.*

Dubois Jean-Dominique : Prier 15 jours avec Padre Pio. *Nouvelle Cité, Montrouge 2001, 124 p.*

Ethique, gestion de patrimoine et gouvernement d'entreprise. Ouvrage collectif [36442]. *Editions Universitaires, Fribourg 2001, 250 p.*

Etienne Georges : Valsorey. Roman. *Mon Village, Vulliens 2001, 192 p.*

Et si Dieu n'existait pas ? Ouvrage collectif [36147]. *Cerf, Paris 2001, 174 p.*

Fleurs à Marie. Chaque jour du mois, un «bouquet de fleurs», une prière à Marie et un texte de méditation. Ouvrage collectif [36144]. *Du Parvis, Hauteville, 2001, 74 p.*

Gaïse Roger : Les signes sacramentels de l'eucharistie dans l'Eglise latine. Etudes théologiques et historiques. *Editions Universitaires, Fribourg 2001, 410 p.*

Gardey Bernard : La foi hors les murs. Grappillage de la Saint-Martin (1912-1999). *Karthala, Paris 2001, 336 p.*

Gioia Francesco : François d'Assise. Les lieux et les textes. *Cerf, Paris 2001, 180 p.*

- Grégoire Jean-François** : Romans de Dieu, Dieu des romans. Visages de Dieu dans quelques romans contemporains. *Lumen Vitae, Bruxelles 2001, 160 p.*
- Grelot Pierre** : L'épître de saint Paul aux Romains. Une lecture pour aujourd'hui. *Saint-Paul, Versailles 2001, 228 p.*
- Hubert Daniel** : Paroles de Dieu au présent. (Souffles bibliques et cris de vie en résonance). *L'Harmattan, Paris 2001, 148 p.*
- Imena Myriam** : Ma vie sur un fil. Journal d'un temps de maladie. *Saint-Augustin, St-Maurice 2001, 120 p.*
- Jourdan François** : La tradition des Sept Dormants. Une rencontre entre chrétiens et musulmans. *Maisonneuve et Larose, Paris 2001, 204 p.*
- Knohl Israël** : L'autre Messie. *Albin Michel, Paris 2001, 192 p.*
- Légaut Marcel** : Devenir soi et rechercher le sens de sa propre vie. *Cerf, Paris 2001, 158 p.*
- Lejeune René** : L'Alliance. Une spiritualité prodigieuse pour aujourd'hui, née dans le cœur d'un prophète... *Du Parvis, Hauteville 2001, 110 p.*
- Leloup Jean-Yves** : Un art de l'attention. *Relié, Gordes 2000, 158 p.*
- Lenoir Frédéric** : La rencontre du bouddhisme et de l'Occident. *Albin Michel, Paris 2001, 394 p.*
- Madre Philippe** : Souffrance des hommes et compassion de Dieu 4. L'heure des miracles ? *Les Béatitudes, Nouan-le Fuzeulier 1997, 240 p.*
- Mamère Noël, Farbiaz Patrick** : La vie rêvée du loft. *Ramsay, Paris 2001, 156 p.*
- Marchal Jean** : Les vitraux de François Décorchemont. *Buchet Castel, Paris 2001, 128 p.*
- Markale Jean** : Le périple de saint Colomban. *Georg, Chêne-Bourg 2001, 252 p.*
- Micheloud Pierrette** : Seize fleurs sauvages à dire leur âme. Poèmes en prose. *Pillet, Saint-Maurice 2001, 86 p.*
- Nau Jean-Yves** : Le journal de la vache folle. *Georg, Chêne-Bourg 2001, 178 p.*
- Les noces de Cana. Ouvrage collectif [36359]. *Cerf, Paris 2001, 102 p.*
- Oser dire le mariage indissoluble. Ouvrage collectif [36377]. *Cerf, Paris 2001, 244 p.*
- Pedotti Christine** : Mon premier théo. L'encyclopédie catholique des petits enfants. *Droguet et Ardant, Paris 2001, 96 p.*
- Piron Claude, Ducarroz Claude** : Vous, vos enfants... et Dieu. *Saint-Augustin, St-Maurice 2001, 140 p.*
- Rencontres à l'hôpital. L'aumônerie en questions. Ouvrage collectif [36333]. *Labor et Fides, Genève 2001, 256 p.*
- Résurrection. L'après-mort dans le monde ancien et le Nouveau Testament. Ouvrage collectif [36308]. «*Le Monde de la Bible*» n° 45, *Labor et Fides, Genève 2001, 338 p.*
- Rondet Michel** : Ecouter les mots de Dieu. Les chemins de l'aventure spirituelle. *Bayard, Paris 2001, 256 p.*
- Schnetzler Jean-Pierre** : Itinéraire d'un bouddhiste occidental. *Desclée de Brouwer, Paris 2001, 144 p.*
- Schnieper Claudia, Schwendimann Franz** : Zoo. La nouvelle arche de Noé. *Mondo, Vevey 2001, 108 p.*
- Tchendrak Tendzin, Van Grasdorff Gilles** : Le palais des arcs-en-ciel. Mémoires du médecin du Dalai-Lama. *Albin Michel, Paris 2001, 392 p.*
- Théron Michel** : Les deux visages de Dieu. Une lecture agnostique du Credo. *Albin Michel, Paris 2001, 284 p.*
- Y a-t-il une morale judéo-chrétienne ? Ouvrage collectif [35903]. *In Press, Paris 2001, 250 p.*
- Zanzucchi Michel** : Un sourire de paradis. Les dix-huit ans de vie de Chiara Luce. Récit. *Nouvelle Cité, Mont-rouge 2001, 96 p.*

TABLE DES MATIERES choisir 2001

Afghanistan			
VON ARX-VERNON A.-M. L'Afghanistan va-t-il être rayé de la carte du monde ?			502,28
Argent			
DONZÉ M. Dieu ou Mammon	495,8		
EMONET P. L'argent ou la civilisation au défi	495,2		
ROTFNER-SIGRIST A. «Civiliser l'argent».			
Action de Carême 2001	495,9		
Arménie			
OUTTIER B. Arménie : 1700 ans de christianisme			496,14
Asile			
BARRETT L. Asile en Europe : la route précaire vers la sécurité	498,18		
Réfugiés : un outil efficace.			
La Convention de Genève	499-500,36		
Automobile			
LONGET R. Maîtriser «l'automobilité», un défi planétaire	495,14		
MOEHL Ch. Ils étaient tous ensemble, en train	495,19		
STUDACH H. Rêves régressifs	495,23		
Bible			
HUG J. La démarche religieuse du peuple d'Israël	496,39		
La source perdue des Evangiles	501,9		
LIVIO J.-B. Une nouvelle traduction de la Bible	503,39		
Cinéma			
BEDOUELLE G.-Th. Des couples	494,31		
Les sermons du jésuite portugais	496,32		
L'Histoire vue d'en bas	498,31		
Les bons sentiments	501,32		
La tête haute	503,33		
Requiem	504,29		
Climat			
CALDERARI M. Climat : la Suisse dans la tourmente	494,23		
Divorcés mariés			
MENUZ L. Les divorcés mariés sont-ils exclus de l'Eglise ?	496,9		
Economie			
DEMBINSKI P.H. Globalisation et gouvernance mondiale	497,29		
DOMMEN E. Que faire de la mondialisation ?	494,37		
FLUECKIGER Y. Précarité : au minimum, des salaires minima !	496,28		
MUDRY Y. La théorie économique libérale : science ou idéologie ?	493,25		
PELIZZARI A. Commerce des services : les mouvements sociaux résistent	501,17		
PERROT E. Impôt sur les gains en capital : savoir hésiter	503,29		
Editorial			
EMONET P. Le corps, un chemin vers Dieu	494,2		
L'argent ou la civilisation au défi	495,2		
Quand la propriété privée se fait brigandage	497,2		
Le chemin de Damas du pape	498,2		
Numéro 500 : nos convictions	499-500,2		
Le courage politique des Eglises	501,2		
Le prix de la sécurité	502,2		
Des slogans comme des bombes	503,2		
Noël, la violence impossible	504,2		
HUG J. Un rendez-vous historique manqué	496,2		
LIVIO J.-B. Comme on aimerait y croire !	493,2		
Eglise			
BABIACK A. Un patriarcat interconfessionnel ? La vision prophétique d'André Cheptytsky	502,14		
EMONET P. L'avenir de l'Eglise	496,40		
La papauté en question	498,38		
L'évêque entre Rome et son peuple.			
L'enjeu d'un Synode	502,9		
DE GENDT R. Synode des évêques : bilan mitigé	504,14		
KONTIDIS Th. Grèce : conséquences d'un pèlerinage	498,14		
MENUZ L. Les divorcés mariés sont-ils exclus de l'Eglise ?	496,9		
SALAMOLARD M. Prêtres mariés, femmes prêtres ?	494,9		
SCHELLING Th. Ethiopie orthodoxe, joyau de l'Afrique chrétienne	494,13		
TOJEIRA J.M. L'odyssée d'un jugement ou la seconde mort des jésuites assassinés	502,19		
Eglise en Suisse			
BRESSOUD P.-O. Consultation œcuménique : dans le sillage de Vatican II	501,12		
EMONET P. Une Eglise risque son avenir. L'assemblée diocésaine 2000	497,9		
GARDAZ Ph. Article sur les évêchés : vers la suppression d'un fossile ?	497,21		
FIVAZ-SILBERMANN R. Le catholicisme suisse face au totalitarisme (1933-1945)	504,22		
Ethiopie			
SCHELLING Th. Ethiopie orthodoxe, joyau de l'Afrique chrétienne	494,13		
Ethique			
BONÉ E. Pour ou contre la recherche embryonnaire	503,13		
LONGCHAMP A. France Quéré, éthique et mystique	503,9		
LONGET R. Pour une éthique de la science	493,40		
Europe			
DE CHARENTENAY P. L'Union européenne et ses voisins de l'Est	502,24		
HOTZ R. Entre Europe et Asie	498,27		
Expositions			
NEVEJAN G. Les icônes russes de la collection Tretiakov	495,31		
Sous le soleil de Mithra. Une interview de Gérard Régnier	499-500,41		
Le sacré dans l'Egypte ancienne	504,31		
VIUICHARD P. L'icôneclasm, folie ou volonté de Dieu ?	498,34		
Figures d'Eglises			
BABIACK A. André Cheptytsky, artisan de l'unité	498,22		
FIVAZ-SILBERMANN R. Un prêtre suisse face au pouvoir de Vichy, l'abbé Albert Gross	497,14		
JAKAB A. Denys d'Alexandrie, homme de concorde	493,13		
LONGCHAMP A. France Quéré, éthique et mystique	503,9		
LUKINOVICH A. Le Père Alexandre Men, mon ami, par Simon Markish (récit)	493,20		
Grèce			
KONTIDIS Th. Grèce : conséquences d'un pèlerinage	498,14		
Histoire			
FIVAZ-SILBERMANN R. Un prêtre suisse face au pouvoir de Vichy, l'abbé Albert Gross	497,14		
- Le catholicisme suisse face au totalitarisme (1933-1945)	504,22		
JUVET C. Transcendance et histoire	495,39		
Histoire de l'Eglise			
JAKAB A. Quand les chrétiens de Rome conseillaient ceux de Corinthe	504,19		
Homosexualité			
SALAMOLARD M. Homosexualité : un livre utile... et discutable	501,38		
Humanitaire			
DE GENDT R. Humaniser l'humanitaire	496,19		
Jeunes			
LAPLACE C. Pour canaliser la violence, donner la parole	503,26		
VERGOZ C.A. La violence des jeunes : une approche psychanalytique	503,22		
Jésuites			
TISSOT U. Pourquoi saint Ignace séduit-il les réformés ?	504,9		
TOJEIRA J.M. L'odyssée d'un jugement ou la seconde mort des jésuites assassinés	502,19		

- Judaïsme**
MAREJKO J. Partager le judaïsme : à Genève, une fondation originale 503,18
- Lettres**
BRÉCHET R. Hommage à Maurice Zermatten 495,38
DE ROULET D. Max Frisch, dix ans après sa mort 502,37
JOULIÉ G. Tombeau pour Roger Peyrefitte 493,37
Jane Austen : une œuvre aux petits points 494,34
La vie aventureuse de Robert-Louis Stevenson 495,34
Oscar Wilde, le dandy balzacien 496,34
Un génie dévergondé (Restif de la Bretonne) 497,36
L'amour français (romanciers libertins du XVIII^e siècle) 498,36
Georges Simenon : la peur d'être 499-500,44
Paul Morand, un vertébré 501,35
Malraux ou le défi à la mort 503,35
«Mais les amis sont là» (Georges Haldas) 504,35
- Libres propos**
ALDEEB S. Réfugiés palestiniens 495,30
ARBEZ A.R. Témoignage de Mgr Capucci 501,29
BAVAUD G. Ministère sacerdotal 494,28
BORY V. Des femmes suisses engagées à Gurs 501,31
DELACOSTE P. Sexualité et vieillissement 495,28
DUCARROZ C. Les leçons du 11 septembre 504,26
DURUSSEL A. Le *Journal inutile* de Paul Morand 502,32
LANG J.-B. D'une Eglise à l'autre 493,33
- Livres ouverts**
BRÉCHET R. Hommage à Maurice Zermatten 495,38
Apparitions : que croire ? 497,40
Mgr Kurt Koch, évêque au XXI^e siècle 502,41
CORNET G. L'Évangile incarné dans la base 497,39
DEVAUD Ch. Un défi à relever 493, 39
DOMMEN E. Que faire de la mondialisation ? 494,37
EMONET P. L'avenir de l'Eglise 496,40
La papauté en question 498,38
GENTON P. Exégète et éthicien 496,38
HUG J. La démarche religieuse du peuple d'Israël 496,39
JUVET C. Transcendance et histoire 495,39
LONGCHAMP A. Un acte prophétique 499-500,46
LONGET R. Pour une éthique de la science 493,40
LIVIO J.-B. Une nouvelle traduction de la Bible 503,39
SALAMOLARD M. Homosexualité : un livre utile... et discutable 501,38
- Médias et religion**
BRIEL P. L'évolution du spirituel dans la presse 499-500,17
CAMPICHE R.J. Mise en scène du religieux : quelle influence ? 499-500,12
LOMGCHAMP A. Ethique et société de l'information 499-500,27
Un acte prophétique 499-500,46
VALADIER P. La responsabilité du journaliste catholique 499-500,22
- Migrations**
BORY V. Mutilations sexuelles : un combat enfin reconnu 501,26
DAZA P. et DRAHUSAK B. Intégration des étrangers : un enjeu d'avenir 501,21
- Mystique**
EUVE F. Science et mystique, une nouvelle alliance 496,23
- Œcuménisme**
BABIAC A. Un patriarcat interconfessionnel ? La vision prophétique d'André Cheptytskyi 502,14
BRESSOUD P.-O. Consultation œcuménique : dans le sillage de Vatican II 501,12
DE GENDT R. Collaboration œcuménique, la charte œcuménique 498,9
KONTIDIS Th. Grèce : conséquences d'un pèlerinage 498,14
VUICHARD P. Orthodoxie - catholicisme : ethnocentrisme 493,16
- Palestine**
SCHELLING Th. Le témoignage de Mgr Hilarion Capucci 499-500,9
- Prières**
BEURET G. Attention, vous tous... Ps 49 495
BOUCHARDY M.-T. Au Dieu de compassion 502
CARRILLO F. Soleil soleil 494
DE HAAS J. Seigneur, donne-nous ton Esprit 498
HUBAUT M. Illumine le vitrail de ton Eglise unique 493
JANOÛ Quand j'aurai compris 497
JOUILLIE G. Compagne amoureuse 496
LIVIO J.-B. Prière de Joseph 504
MÜHSAM E. Honneur aux Morts 503
RIEMER J. Ô Dieu, nous ne pouvons pas vraiment te prier 501
- Salvador**
TOJEIRA J.M. L'odyssée d'un jugement ou la seconde mort des jésuites assassinés 502,19
- Sacerdoce**
SALAMOLARD M. Prêtres mariés, femmes prêtres ? 494,9
- Science**
BONÉ E. Pour ou contre la recherche embryonnaire 503,13
EUVÉ F. Science et mystique, une nouvelle alliance 496,23
- Société**
BORY V. Greenpeace : un exemple de communication médiatique 493,30
L'intimité en spectacle. Entretien avec Georges Abraham 499-500,31
Mutilations sexuelles : un combat enfin reconnu 501,26
DAZA P. et DRAHUSAK B. Intégration des étrangers : un enjeu d'avenir 501,21
KEIM N. Le Sud piégé par les brevets 497,25
PIRON C. Une époque qui n'aime pas le corps ! 494,18
- Spiritualité**
DONZE M. La mémoire du futur 493,8
Le temps 494,8
Dieu ou Mammon 495,8
Tendresse pour le corps 496,4
Bienheureuses crises 497,8
Contre-feux 498,8
Victoires et défaites 499-500,8
Profusion et unité 501,8
Les mains sales 502,8
Exaucements 503,8
Prier pour... prier avec 504,8
ODIER C. et CARRILLO F. Ecouter l'autre, écouter le Tout-Autre 493,9
ROTNER-SIGRIST A. «Civiliser l'argent».. Action de Carême 2001 495,9
TISSOT U. Pourquoi saint Ignace séduisit-il les réformés ? 504,9
- Synode**
DE GENDT R. Synode des évêques : bilan mitigé 504,14
EMONET P. L'évêque entre Rome et son peuple. L'enjeu d'un Synode 502,9
- Théâtre**
BORY V. Histoire de paroles 494,29
Légères glissements de réalité 497,33
Eloge des contraires 502,33
- Ukraine**
BABIAC A. Un patriarcat interconfessionnel ? Une vision prophétique d'André Cheptytskyi 502,14
HOTZ R. Entre Europe et Asie 498,27
- Violence**
LAPLACE C. Pour canaliser la violence, donner la parole 503,26
VERGOZ C.A. La violence des jeunes : une approche psychanalytique 503,22

Prière de Joseph

Tu viens de naître,
émerveillé, je vous regarde :
qu'elle est belle, ta mère, penchée vers toi, Amour.

Aujourd'hui, tu me donnes d'être père :
par moi tu reçois un nom, une famille, la vie au monde.
Le saurai-je, ce nouveau rôle,
où il me faudra t'apprendre à vivre,
à travailler, partager, souffrir, aimer ?

Alors qu'à peine j'ose tendre vers toi ma main trop calleuse,
tu me fixes de tes yeux grands ouverts,
je découvre que c'est toi qui me fais vivre,
quand je te prends dans mes bras, toi tu m'élèves.
Qu'ai-je fait pour que cela m'arrive ?

Devant toi mes préoccupations se font silence,
tu es la réponse à toutes mes questions.
Comme je voudrais pouvoir en faire plus !

Tu me souris, m'invitant simplement à être avec Toi !

Jean-Bernard Livio

*L'icône de la Nativité a été écrite dans l'atelier des
Sœurs Bénédictines du Mont des Oliviers, à Jérusalem.
©Editions **choisir**, Carouge.*

JAB
1950 Sion 1

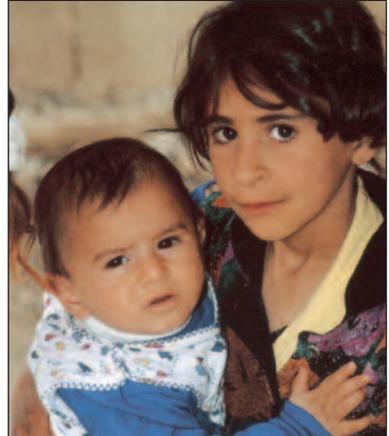
envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

CARITAS BABY HOSPITAL

BETHLÉEM

1952 - 2002

**50 ans plus tard
croire encore en l'avenir**



***Le service social du Caritas
Baby Hospital est sollicité comme jamais auparavant.***

- ✓ Depuis 1952, malgré toutes les périodes difficiles vécues (guerre des six jours, occupation israélienne, Intifada et guerre du Golf), le Caritas Baby Hospital apporte son aide aux mères et enfants qui la sollicitent. La guerre actuelle rend son action plus vitale que jamais.
- ✓ Bethléem, qui vit à 80 % du tourisme, n'a plus de visiteurs : beaucoup d'ouvriers et d'artisans se retrouvent au chômage, 60 % des familles sont sans revenu fixe ! Celles qui éprouvent de la difficulté à se nourrir au quotidien courent le risque de plonger dans la misère totale lorsque l'un de leurs enfants tombe malade.
- ✓ Intégré à l'hôpital, le service social fait face à une très forte affluence. Rien que pour les six premiers mois de 2001, il a répondu à 380 demandes contre «seulement» 230 pour toute l'année précédente.

Cette année encore, dans vos paroisses, la quête de Noël est prévue pour le Caritas Baby Hospital. Merci de votre généreux soutien.

Pour la Suisse romande :
BETHLÉEM-SECOURS AUX ENFANTS
Case postale 1774 - 1227 CAROUGE
e-mail bethleem@worldcom.ch
☎ 022 / 827 46 86 fax 022 / 827 46 70
CCP 12-2064-5